

BOB MALOUBIER

L'ESPION AUX

PIEDS PALMÉS



éditions du
ROCHER
SERVICE ACTION

L'ESPION
AUX PIEDS PALMÉS

Bob Maloubier

L'ESPION
AUX PIEDS PALMÉS

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Tu plaisantes, ton piège est monoplace !

– T’occupe ! Assieds-toi le premier.

Je prends place dans le siège baquet. Il se pose sur mes genoux, déchaîne ses chevaux ; nous décollons comme une fusée. Suit une gamme de figures de voltige qui n’en finit pas. Écrasé sous son poids, martelé, pétri, je vois défiler par un coin de pare-brise des pastilles de ciel bleu, des éclats de soleil, des carrés verts, des crêtes de vagues, des flancs de montagne. Au sol, moteur coupé, Fariole m’extirpe du siège : « Tu es convaincu ? » Jambes liquéfiées, cœur au bord des lèvres, je ne sais que répondre : « De tout ce que tu veux ! »

– Eh bien, puisque je t’ai donné le baptême de la chasse, tu me dois le baptême du parachute, n’est-ce pas ?

D’abord, Aussaresses s’y oppose. Mais, comment refuser à un Chevalier du Ciel maigre comme un *ketam* – cure-dents vietnamien – un passe-droit qu’il a accordé à un riz-pain-sel rondouillard ? « D’accord, concède-t-il, mais bouche cousue, hein ? » La bouche cousue fait long feu. Alibert, le médecin du bataillon, Rivaud, l’administratif ruent dans les brancards, eux qui suivent scrupuleusement les séances d’entraînement au sol afin d’être admis à la prochaine session de sauts de l’école de Pau ! Paul admet :

– Soit, mais soyez muets comme des tombeaux !

– Juré ! Croix de bois, croix de fer !

Samedi soir, après avoir observé des filaments d’altostratus montant du couchant, Mimi Bigorre conclut : « Demain, vous aurez peut-être un brin de brise, “en bas”. » À midi, sur la côte, le brin de brise tourne à la tramontane de vingt-cinq nœuds, plus de quarante km/h, alors qu’au-delà de trente sauter est interdit. « Bah, dit Aussaresses, moi qui suis du pays, je vous confirme que ce genre de courant d’air a des hauts et des bas. Ce soir il mollira. » À l’heure du pastis, il souffle de plus belle. Impavide

Paul nous rassure : « Soyez sûrs qu'au crépuscule... » Au coucher du soleil, le vent redouble.

– Bof, la nuit, il tombera, nous assure-t-il.

– Avec la neige, peut-être ? Établie, la tramontane tient trois jours. Annule le saut ! coupe Pioche, de son vrai nom Obadia, un pied-noir au visage couturé qui, trois ans auparavant, tuait SS et miliciens.

Têtu comme une mule, le Toulousain :

– Jamais ! La Catalogne a les yeux sur nous ! Il y va de notre honneur ! Allez dormir. À l'accalmie, je vous réveillerai.

La Llabanère est pourvue d'un ridicule hangar en tôle. Nous nous étendons à même le sol, la tête sur nos parachutes. Une pétarade de moteur me réveille. La lune est pleine, les étoiles chatoient, les tamaris fléchissent tout autant, me semble-t-il. On court à la *Julie*, on s'y engouffre en se bousculant. L'antiquité décolle, va, vient au-dessus de la côte. Paul galope du cockpit à la porte ouverte sur le vide en grommelant : « Nous sommes trop à l'ouest, sur la pleine mer ! » ou « Trop à l'est, sur les villas ! Cette vieille casserole dérive au vent comme une feuille morte ! » Au cinquième passage, il nous crie : « C'est notre dernière chance ! On y va », se plie en deux devant l'encadrement que j'ai décoré d'une pancarte : « Attention à la marche » empruntée au tram du Canet, et pique une tête dans le vide. Nous poussant les uns les autres, nous suivons. Je guide René Fariole, mon « filleul ». Chute, choc, froissement soyeux ; ma voilure s'ouvre. Frêle silhouette sous la lune, mon pilote de chasse s'extasie : « Chouette, je plane ! » Je fais écho : « Profite ! On touche dans vingt secondes ! » Le sol s'élève vers nous. Sous nos pieds, défilent grand train un habitat de paillotes, des brasiers, des lessives flottant au vent... soufflant en bourrasque. C'est un campement gitan. J'évite de peu un foyer et le chaudron qu'il chauffe, je percute la terre, je

rebondis, j'affale ma coupole, je respire. Non loin, René chante aux étoiles : « Sensass ! Quand remettons-nous ça ? » Les premiers, nous atteignons le point de ralliement. Un ombre s'avance vers moi, m'étreint. C'est Line, une séduisante Catalane qui, à temps perdu, chante avec une pointe d'accent ensoleillé, et sans prétention, des romances dans un cabaret à la mode :

– Tu es tout ensablé. À la maison, je te donnerai un bain », murmure-t-elle.

Je la questionne :

– Combien de spectateurs reste-t-il ?

– J'ai bien peur d'être la seule ! Les irréductibles sont repartis par le dernier tram.

Survient Chaumien, le visage ensanglanté ; remorqué par son parachute, il a donné du nez dans trois rangs de barbelés. Pioche et Rivaud suivent ; ils ont atterri au large, mais par bonheur, en eau peu profonde. Pioche est parvenu à rejoindre le néophyte, à l'extirper hors de son brêlage. Sinon, sa vie se serait achevée là, dans le golfe du Lion, noyé, au bout d'un parachute gonflé par la tramontane. Glorieuse fin de carrière pour un « stratif », quand même ! Ensuite, le capitaine d'intendance apparaît. Tous les efforts déployés pour assujettir la sangle siège à son fessier, épanoui, ont avorté. Le choc à l'ouverture lui a rompu les épaules, puis l'impact au sol l'a assommé. Il est courbatu de la tête aux pieds ; il ne peut plus lever le bras, même pour saluer. Bichelot boîte bas ; fracture simple du péroné. Peu après, un homme accourt : « Le lieutenant Rivoual et le toubib se sont emmêlés... Entre les deux, trois jambes cassées ! On attend l'ambulance ! » Les quarts d'heure s'égrènent ; une heure passe. L'inquiétude nous gagne. Paul Aussaresses manque à l'appel... Soudain surgit une statue de boue : le chef !

– Désolé de pointer en retard à l'appel, mes pères ! J'ai fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

porte. Derrière Andreas, piteux : « Nous sommes à Linz, entrée de la zone soviétique. D'habitude, aucun tracas... Aujourd'hui, ceux-ci, des nouveaux, sans doute, veulent voir vos têtes ! » Les moujiks se plongent dans nos passeports, nous regardent sous le nez, crachent, en russe, des questions auxquelles nous n'entendons rien, s'en irritent. Le tapage attire un officier. Il interroge, en allemand, Erika, l'écoute, rabroue ses sbires. Incident clos. En gare de Vienne, alors que je m'apprête à l'escorter, ma compagne de voyage saute sur le quai en me lançant :

- Je t'appellerai au mess des officiers !
 - Donne-moi au moins ton numéro de téléphone !
 - Les amis chez qui je descends n'ont pas le téléphone !
- répond-elle en m'adressant un baiser du bout des doigts.

Sous un ciel plombé et un tapis de neige sale, la cité enchanteresse du *Congrès s'amuse* est sinistre, défoncée, délabrée, semée de pans de mur, de décombres. On n'y voit que des véhicules militaires. Au croisement du Prater et de la Mariahilf, les Champs-Élysées viennois, deux soldates russes de gabarit Bibendum Michelin, bottées, casquées, mitrailleterie ballotant sur des seins monumentaux, ouvrent la voie à une colonne de camions *Molotova* en agitant des disques vert et rouge. Au centre-ville, entre l'Opéra et la cathédrale Saint-Étienne, se dresse le Sacher, le prestigieux hôtel où, au temps de Schubert, de Mahler, des Strauss et de leurs valse, le gratin de la ville – dont Freud – dégustait, en disant du mal de son voisin, la *Sachertorte*, tarte au chocolat célèbre dans le monde entier et dont la recette est gardée secrète. Depuis 1945, le Sacher est dévolu aux officiers vainqueurs. Vienne est loin du Tyrol et de ses vaches grasses ! Les *Wiener Schnitzel* ont la taille d'une pièce d'un schilling, le célèbre café viennois a goût d'ersatz au plâtre, les gâteaux à la crème, de sciure au blanc d'œuf. Au

Sacher, le correspondant de la Mulette, un jeune lieutenant, me remet une liste des gares, des postes de dispatching, des dépôts de machines en rotonde, des plaques tournantes, des rampes à frein électromagnétiques qu'il a judicieusement sélectionnés. Il suffit d'une seule livre de plastic correctement placée sur chacun de ces points ultrasensibles pour les anéantir et, en disjonctant la signalisation, en shuntant le dispatching et les aiguillages, en bloquant les machines dans leurs parcs et les wagons dans les triages, provoquer un chaos indescriptible dans le trafic ferroviaire. « Mais, me recommande l'officier, agissez avec discrétion ! Nous ne sommes pas maîtres chez nous. Vienne est partagée en quatre secteurs d'occupation qui ne sont pas défendus, comme à Berlin, par des barbelés, des checkpoints. On passe de l'un à l'autre, librement, sans même s'en rendre compte. Vous vous doutez que les Popov ne se privent pas de planter des espions chez leurs "alliés", n'est-ce pas ? S'ils repèrent, où que ce soit, un civil – car il n'est pas question que vous opériez en tenue – en train de fouiner, ils sont bien capables de l'enlever et de l'embarquer, ni vu ni connu, dans le 21^e arrondissement, sur la rive est du Danube, une aire de secteur "ouvert" comme les autres, mais où il est hautement recommandé de ne pas mettre les pieds car, là, c'est GRU et compagnie et... personne n'ira vous y rechercher ! Si, en dépit de mes avertissements, il vous chante d'y entrer, en revanche, promenezvous en uniforme, brochette de décorations comprise et gardez le fleuve en vue de façon à le regagner à la course, si jamais... Les usines de l'agglomération, laissez tomber ! Les Russes y ont des mouchards. Les chemins de fer, passe encore... En vous appuyant sur votre laissez-passer, vous pouvez prétexter que vous êtes un régulateur traitant de logistique de transport de troupes. Après tout, nous procédons systématiquement à des

relèves d'unités par voie ferrée, non ? »

Je range mon Leica, je me fie au Minox, un appareil miniature qui tient dans le creux de la main. Au cours du stage photo dispensé par le laboratoire de la Maison j'ai appris à en jouer. Premiers objectifs, les gares de l'Est, la Frachten, la Franz-Joseph. Quelle vision ! Des wagons à bestiaux déversent les prisonniers que, trois ans après l'armistice, la Russie soviétique consent enfin à libérer. Émaciés, barbus, crasseux, ils flottent, grelottent dans des blouses de fibre végétale. Beaucoup sont blessés ; certains claudiquent sur des pansements boueux. Une armée de femmes au visage tragique se ruent à leur rencontre, brandissant des photographies, des pancartes portant des noms tracés en grands caractères, courent de l'un à l'autre. Parfois, l'une d'elles se jette en hurlant sur l'un des spectres, fond en larmes, l'étreint furieusement. Toile de fond en harmonie : les gares sont éventrées ; de leurs verrières ne subsiste qu'une toile d'araignée de poutrelles tordues entre lesquelles la neige tombe à gros flocons. Pendant trois jours, je passe en revue les installations ferroviaires inscrites au menu. Les cheminots viennois sont aussi obligeants que leurs confrères du Tyrol. Caché dans ma paume, silencieux, mon Minox n'attire pas l'attention. Je vise d'instinct, comme le major Sykes m'a enseigné, mais avec un Colt, alors. Je m'y consacre au point que le souvenir de ma blonde de l'Orient-Express s'estompe.

Un soir, coup de téléphone : « C'est moi Erika ! Pardonne-moi de ne pas t'avoir appelé plus tôt, mais j'avais beaucoup à faire. Veux-tu visiter la ville ? » Elle me fait les honneurs de la Hofburg, de Schönbrunn, de la forêt de Vienne où, il faut le dire, les oiseaux ne chantent plus, me fait connaître de petites *Brauerei* qui servent des saucisses savoureuses et une bière ayant du chien. Une nuit, après un délectable corps-à-corps, pensive, elle me dit :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seraient jetés dans les bras l'un de l'autre. De cette rencontre Morlane-Morland est né un quiproquo. Se crispant sur le médiatique Morland, les historiens ont fondu les deux hommes en un et se chamaillent encore : « François Mitterrand arrivait. » « Non, il partait ! » « Erreur ! Il est arrivé, puis reparti dans la foulée ! »

Lorsque je sors du bureau du boss, Nicole Follot agite son fume-cigarette : « Me ferez-vous le plaisir d'accepter une tasse de thé en fin d'après-midi, mon cher Bob ? » Elle habite, à deux pas, un somptueux appartement dominant cette large allée verte qu'est l'avenue Gabriel. Ses filles, bien de leur personne, élevées dans le ton Passy-Auteuil, sont fraîches, chic, cultivées et... en âge de prendre époux. D'où les invitations que Nicole adresse à Bichelot et moi, jeune officiers de bonne famille, de formation britannique, décorés, et d'avenir, elle n'en doute pas. Marcel Chaumien, le plus âgé d'entre nous, qui n'a pas son pareil pour déterrer les cadavres, ricane :

– Ne vous fiez pas à ses carêmes, mes petits ! Nicole a joué un rôle dans la résistance, je ne sais lequel ; elle reste très discrète à ce sujet. Accessoirement, elle est mariée à Henri Follot, vous savez, les papiers peints, une entreprise florissante ! Pardessus tout, elle est liée de près aux Rothschild, particulièrement à Edmond, et aux Bernheim, surtout à Antoine, le gros banquier d'affaires. Elle possède la clé du monde des grossiums de la finance... qui détiennent le pouvoir. Et cette clé, elle en fait profiter Morlane, qu'entre nous, elle vénère. Ne vous fourrez pas le doigt dans l'œil, Nicole n'est pas une petite dactylo, mais une éminence grise, une sacrée éminence grise avec laquelle Morlane, et peut-être Fourcaud, doivent compter. Quant à ses filles, les coureurs de dot se prostitueraient pour en pêcher une ! Mais, vous, tels que je vous connais, la bague au doigt, ce n'est pas votre genre, n'est-ce pas ? Alors, devant

Nicole, allez-y du baisemain, mais écrasez-vous !

Ce que je fais tant au bureau que lorsqu'elle m'accueille chez elle comme cet après-midi-là. Les petits fours sont exquis, le vieux porto succède au thé. Les demoiselles sont charmantes, vives, évoquent tous les sujets, sauf la Boutique dont, elles ne l'ignorent pas, leur mère fait partie. Je suis la sobriété et la réserve même. Elles ne manqueront pas de soupirants, à particule même...

Si l'Orient-Express n'est plus que le train des pauvres, la Flèche d'Or a gardé son lustre d'antan, ses liserés, ses peintures laquées, ses cloisons d'acajou vernis et ses lampes jouets en cuivre poli. Il offre le plaisir d'être bercé, à mi-parcours, par la houle lorsque, arrimé sur le ferry, il franchit la Manche. La réunion tripartite, OSO, MI6, SDECE a lieu au Broadway Building, non loin de Westminster, le site mythique de l'Intelligence Service que son « C » (grand chef), l'amiral « Quex » Sinclair, a acquis en 1924. Il jouxtait son élégante demeure Tudor de Queen Ann Street s'ouvrant sur Saint-James Park et bâtie sur l'emplacement de la maison de Milton, l'immortel auteur du plus long poème de langue anglaise, *Le Paradis perdu*. Dans la bibliothèque de l'amiral, un panneau coulissant s'ouvrait sur un passage secret qui menait à son bureau de Broadway. Au 54 Broadway se sont ourdies les grandes intox de la guerre. À l'époque, officier du SOE, j'ignorais son existence. Je ne connaissais que l'adresse de notre centrale, 64 Baker Street, et du siège de la French Section, Orchard Court. Dès l'ouverture de la première séance, je comprends pourquoi Morlane m'a emporté dans ses bagages : il ne parle pas un traitre mot d'anglais, le Béarnais ! Comme il s'est bien gardé de me le dire, je n'ai rien révisé, je ne suis pas pourvu d'un glossaire du jargon des services secrets. Piètre traducteur simultanée, je patauge la journée entière sous son œil

furibond. Nos *partners* font preuve d'une patience angélique. Le soir, je m'éroule sur la banquette du pub de Sloane Square que je fréquentais lorsque pleuvaient les bombes puis je gagne ma chambre du Special Forces Club fondé par des vétérans du SOE en 1946. À mon retour d'Extrême-Orient, je m'y suis inscrit parmi les premiers. Il occupe un hôtel particulier *smart* derrière Harrods, le grand magasin *super posh*, « Fournisseur du Roy », qui cisèle pour ses clients huppés du papier cul parfumé marqué à leur chiffre. Les photos de ceux des nôtres tombés en chemin, fusillés, gazés ou morts d'épuisement en camps, tapissent la cage de l'escalier. Des photos, vieilles de sept ans pour certains. Ils sourient ; Dieu, qu'ils paraissent jeunes !

Les grandes lignes de la coopération interservices alliés ayant été définies, Morlane m'expose ses idées :

– Primo, le service 25 (Renseignement), assisté par 23 (Contreespionnage), procédera dans les camps de Personnes déplacées, principalement en Allemagne, à une présélection d'agents potentiels. Deuxio, tu les passes en revue, tu émondes. Tertio, tu leur enseignes les matières classiques : tir, sabotage, parachute, sécurité, codes, grimage, cambriolage.

Je m'écrie :

– Cambriolage ? ... En 1943, au centre sécurité du SOE de Beaulieu, près de Southampton, le capitaine Green, instructeur en « activités subversives annexes », nous serinait que casser proprement une serrure exigeait dix ans de pratique. Il me disait franchement : « Vous êtes nul ! »... Et vous voulez que je joue les enseignants ?

Mon boss réfléchit :

– Va voir le père Theyss pour qu'il rafraîchisse ta technique.

Le père Theyss, le chef du laboratoire de la Muette, est un professeur Nimbus fagoté à l'as de pique. Comme l'explosion, à contretemps, d'un engin de sa fabrication l'a rendu presque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par la guerre d'Indochine ait de quoi lui offrir quelquesuns de ces inusables DC-3 dont l'USAF possède des milliers et qu'elle brade. « Votre problème, je vous le résous, me dit-il. Il y a cinq ans, lorsqu'on partait en chasse, sitôt passée la Manche, des pistes d'envol construites par les Allemands, on en comptait des douzaines. Surtout dans le Nord, face à l'Angleterre. Il en reste beaucoup, la plupart désaffectées. Nous en trouverons bien une en état car l'organisation Todt qui ne manquait pas de ciment, bâtissait solide ! Vous me la baliserez sur le modèle SOE, quatre lampes alignées en L. Je m'y poserai, j'embarquerai vos espions, je décollerai, je les larguerai sur le champ d'à côté. Tout ça en quelques minutes. Et je vous propose de tester cette procédure ce soir même à Persan. » À la nuit tombée, aux commandes d'une « Julie » antédiluvienne, le « Petit » Fourcaud décolle dans l'axe, décrit un circuit court à l'altitude de saut, 600 pieds, atterrit à la perfection.

– Neuf minutes, qu'en dites-vous ? Aucun pékin n'aura le temps d'y mettre son nez ! Dès que je tiens le bon terrain, je vous siffle.

Il me siffle quatre jours plus tard :

– J'ai ce qu'il nous faut : au sud de Saint-Quentin, une piste solide, loin de toute agglomération.

À l'heure dite, je gare notre Citroën à l'écart du ruban de béton qui court au centre d'une vaste clairière. Sur les derniers kilomètres, nous n'avons traversé aucun village, ni croisé âme qui vive. La lune se lève derrière un bouquet d'arbres. Je hume l'air de la nuit fleurant le foin coupé. Je répète d'instinct les gestes que j'exécutais en Normandie il y a six ans : à plusieurs reprises, je teste ma lampe de signalisation, je vérifie l'alignement des balises, puis je me fige l'oreille tendue. Au sud un vrombissement naît, enfle. Un grande croix d'ombre nous survole, s'incline sur l'aile, pique dans un tonnerre de moteurs,

redresse, roule, vire, fait halte devant nous. Mes Hongrois et moi sautons à bord. Deux sous-officiers les aident à endosser leurs parachutes tandis que l'avion s'ébranle. Aussitôt équipé, je contrôle leur harnachement tandis que l'avion prend de la hauteur. Feu rouge, déjà ? J'entraîne mes hommes vers la porte. Feu vert ! Je les pousse dehors et reçois à mon tour la grande claque du vent. Descente de très courte durée, roulé-boulé. Je cours vers mes cobayes qui s'étirent en s'esclaffant. Ah, s'il venait aux oreilles des puristes de l'École de Pau à cheval sur le règlement que nous donnons des baptêmes clandestins de saut, dans un champ non homologué, de nuit et en moins de neuf minutes, je doute que Morlane lui-même parvienne à étouffer l'affaire !

En revanche les IPSA, nous les chouchoutons. En fin de semaine, nos Magyars bouclés derrière les volets clos de leur cage, elles répètent sous le portique, et à en être écœurées, sortie d'avion, ouverture, balancement, roulé-boulé. Enfin vient le grand jour : un Junker les cueille sur le tarmac des Mureaux. Enchanté de réceptionner sur son domaine des dames-parachutistes, un fermier d'Orgeval a dressé un buffet champêtre en lisière d'un champ. Les filles de la marquise arrosent leur premier saut au mousseux. Entre madame de Vandœuvre et moi, relations au beau fixe jusqu'au jour où... le tibia de l'une de ses protégées s'ébrèche. Heureusement, Morlane s'entend si bien à réparer les pots cassés !

Un soir, c'est au champagne que nous célébrons la fin de stage de nos élèves espions. On rit, ils chantent, mais je jurerais que Sandor a l'œil humide... Pelay, Verneuil et moi n'avons pas partagé, trois semaines durant, la vie de nos Magyars, sans nous prendre d'affection pour eux. Jour et nuit, nous nous sommes acharnés à leur inculquer les gestes qui tuent, les gestes qui sauvent. Au coude à coude nous avons brûlé des cartouches,

fait détonner des explosifs et nous nous sommes jetés en cœur du haut d'une vieille « Julie ». Vient l'heure de « l'échange ». Je gare ma Traction-corbillard sous les marronniers du bois. Cette fois, Pellay et moi mettons pied à terre. Dans l'obscurité, nous étreignons longuement, et sans fausse pudeur, Laszlo, Zoltan et Sandor. Ils nous le rendent bien, murmurent des « Merci, au revoir ! » Lorsque la voiture de 25 démarre, j'ai le cœur serré.

– Pauvres bougres ! grommelle mon second. Quelles chances ont-ils de survivre ? D'après ce que j'en sais, la Gestapo, à côté du MVD des Popov... des enfants de cœur ! Ce soir, j'ai besoin d'un scotch, et je te l'offre, chez Cyrano. D'accord ?

Baryton d'opéra à la retraite, Jean Cyrano a ouvert un bar de nuit chic et intime rue de Paris à Saint-Germain. De temps à autre, Jean-Marie et moi y faisons escale. Il est très vert, Cyrano, la quarantaine, toujours vêtu de bleu nuit, cravaté de soie. Passé minuit, il pousse volontiers un grand air. Pellay lui donne la réplique ; il habitait un studio en mezzanine donnant sur les coulisses du théâtre de la Gaieté. Soir après soir, Luis Mariano roucoulait les sérénades de *Violettes impériales*, de *La Belle de Cadix* ; Jean-Marie, qui a une mémoire d'éléphant, les a retenues. Quant au tango, il en maîtrise si bien les figures que parfois une cliente le prie de lui enseigner en privé, chez elle, une arabesque qu'elle concrétise mal. « Le secret, c'est le genou argentin », me souffle-t-il. Saint-Germain est une petite cité cossue, respectable, qui s'étend derrière son château dressé sur une contrescarpe surplombant la Seine. Nichée au creux de sa forêt, en haut d'une pente rude, elle est relativement isolée. On y trouve restaurants, commerces chic, bonheurs des dames fashionables gérés par des jeunes femmes apparemment sans attache. « Cyrano » est leur boudoir ; elles s'y sentent en sécurité. On n'y croise pas de voyous, encore moins de bourgeois émoustillés ; les épouses veillent au grain.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« En procédant du postulat que les hommes-grenouilles ont dégagé les obstacles de plage, la première vague de chalands, etc. » Lassant, à la fin ! J'appelle le patron :

– Notre marine est couverte de postulats, mais pas d'hommes-grenouilles ! Or, sans hommes-grenouilles, on ne débarque pas, car trois tétraèdres et six rails piégés plantés sur une plage vous éventrent une flottille de débarquement !

– Mais... tu t'y connais en hommes-grenouilles, toi ?

– En 1943, j'ai rencontré Lionel Crabb, le pionnier des *frogmen* qui déminaient les navires mouillés à Gibraltar. Il avait inventé des tas de gadgets dont une catapulte qui balançait dans la rade une grenade toutes les trois minutes. Malgré cela, un bateau sautait de temps à autre, car les *natattuori* italiens, des précurseurs, passaient quand même.

– Et la France n'aurait toujours pas d'hommes-grenouilles ? ... Voilà une idée à creuser ! Fais-moi un topo léché là-dessus, je l'adresserai au ministre, sous mon couvert...

– Vous plaisantez ? Ce topo, votre ministre va le balancer à la corbeille !

Moins d'une semaine plus tard, Morlane exulte :

– Devine ce qu'a répondu le ministre... « Soumettez-moi une note descriptive de ces hommes-grenouilles que vous avez évoqués : profil, missions éventuelles, équipement, configuration opérationnelle, formation, centre école, budget. » À toi de jouer !

– Mais, je n'y connais rien !

– Eh bien, tu vas apprendre ! Les Britanniques disposent d'une école de formation de *frogmen*, je me suis renseigné à ce sujet. Tu as été capitaine dans leur armée, ils t'ont à la bonne, n'est-ce pas ? La preuve, ce Killer Green qui t'a donné un cours de « casse ». Alors, ils ne te refuseront pas un cours de plongée. Je m'en charge !

Aux aurores blêmes peuplées d'une cavale de nuages sales rasant les vagues glauques de la Manche, le solide sergent-major Brown, les pieds plantés dans le varech, hurle :

– Allons, gentlemen, dedans !

« Dedans » est le ressac glacial qui abrase les galets.

– Mouillez-vous le premier, Monsieur le Français ! me fait John Maitland Ward, un lieutenant de Royal Marines jovial.

Il est mon « binôme » car une règle primaire exige qu'un *frogman* n'opère jamais en solitaire. C'est soudés l'un à l'autre que nous affronterons les épreuves du stage

– *My foot*, mes fesses, John ! Ici tu es *at home*. À toi l'honneur !

Il pique une tête ; je le suis. Polaire, cette eau ! Nous n'en sommes qu'à la mi-septembre, pourtant. La bouée que nous devons « tourner » est « à deux cents yards, pas plus ! » nous affirme Brown... un foutu menteur ! Pour moi, elle danse sur l'horizon. Lorsque je reprends pied sur la plage, je claque des dents. *Lofty*, « l'échalas » en anglais, un grand escogriffe de *cockney*, titi londonien, m'apostrophe :

– Eh, Sir français ! Comme on ne mange pas d'escargots dans notre foutu pays, on manque de petites fourchettes ! Pourriez pas m'en faire expédier une par hasard ? C'est que mon service trois pièces, avec le froid qu'il fait, il est rentré si profond qu'il est coincé ! Alors, si j'ai pas de fourchette pour le sortir de là, comment j'vais pouvoir faire une gâterie à ma vieille ?

De la part de *Lofty*, le « Sir Français » est signe de déférence. Chaque stagiaire de notre classe de la Small Boat School, l'École des petits bateaux, des commandos Marine de Sa Majesté étant affublé d'un sobriquet et nul n'ignorant que les Français sont les seuls êtres au monde à croquer des batraciens, je suis *Froggie*, la « Grenouillette » ! Lorsque John et moi avons

suggéré, timidement, au directeur des cours, le major Scott, de nous permettre d'effectuer le « tour de la bouée » en combinaison de plongée, offusqué, il s'est exclamé : « Jamais, messieurs ! Il a pour objectif de vous endurcir ! » Après le bain matinal, cours de météo, de navigation, de physiologie et de mécanique de la plongée, nous nous familiarisons avec tous les types de scaphandres connus, puis avec le matelotage, les épissures, le sémaphore et le morse. La plongée n'est que l'une des multiples matières enseignées par l'établissement qui traite autant d'interventions amphibies que de *frogging* proprement dit. Son arme suprême, le kayak, long, large, stable, camouflé en guerre et pesant ses cent livres. Bas sur l'eau, de nuit, il est pratiquement invisible. Comme il est fait de toile, les radars, les mines, acoustiques ou magnétiques ne le détectent pas. En revanche, lorsqu'il est chargé à couler, de scaphandres, campement, armement et vivres, le mettre à l'eau, un supplice... surtout à marée basse ! On le pousse, embourbé jusqu'au ventre, centimètre par centimètre jusqu'à ce qu'il flotte puis, enrobé de vase puante, on se hisse à bord précautionneusement pour ne pas verser. Aussi agile soit-on, on embarque au moins vingt litres d'eau nauséabonde. On se cale dans le cockpit, on ajuste la jupe d'étanchéité et vogue la galère, à la pagaie, sur des milles et des milles. Les ampoules deviennent cals ; décapés par le col et les manchettes de caoutchouc, la peau du cou et des poignets s'indure. Quel supplice ! Vétille en comparaison de ce que les anciens ont subi : une nuit glaciale de décembre 1942, le sous-marin *Tuna* a déhalé six kayaks identiques au nôtre au large de la pointe de Graves. Lors de sa mise à l'eau, l'un d'eux s'est déchiré ; le binôme qui le montait a surnagé. Pris dans le Mascaret, deux autres se sont perdus corps et biens. Le quatrième a disparu alors qu'il se glissait dans la Garonne sillonnée par des patrouilleurs de la Kriegs-marine et balayée

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'épingle sur ma poitrine en proclamant :

– En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par Sa Sainteté le pape, en témoignage de gratitude de notre Sainte Mère l'Église pour avoir, au péril de votre vie, défendu les Lieux saints et particulièrement le tombeau de Notre Seigneur, je vous confère la dignité de Pèlerin du Saint-Sépulcre.

Il n'y est pas allé de main morte, mon ami Pioche ! Le macaron imitation argent ballotant sur ma poitrine est orné d'un blason formé d'une croix cernée d'une guirlande portant une inscription latine... Je m'exclame :

– Vains dieux, elle fait plus vrai que nature, ta ferblanterie !

– *Vade retro*, mécréant ! Un Pèlerin du Saint-Sépulcre s'interdit de blasphémer !

– Le pèlerin de mes fesses te dit... Entre d'abord dans les ordres, nous verrons après !

– Je t'absous pour l'instant, impie, mais lorsque je t'aurais dispensé la lumière, tu imploreras mon pardon !

La lumière, on ne me la dispensera qu'après une litanie de flûtes de champagne : par un beau matin, Marcel Chaumien et lui, médiateurs chargés d'arbitrer les conflits incessants entre Juifs et Arabes, étaient postés, à Jérusalem, au sommet de la *German Tower*, une tour dominant le tombeau du Christ. Soudain, une horde de Palestiniens vociférant comme des damnés s'est assemblée au pied de la tour puis s'est mise à bombarder de caillasse le Dôme du Saint-Sépulcre !

– Nous avons été pris de court, précise Chaumien. Imagine deux peigne-culs, sans arme, face à trois cents fanatiques enragés ? Nous ne savions quoi faire si ce n'est nous protéger de la pluie de pierres. Soudain Pioche s'est écrié : « Mais, le meneur est un officier jordanien qui m'a à la bonne ! Nous buvons des pots ensemble ! Je vais le raisonner ! » Et avant que j'aie pu esquisser un geste – tu le connais ! – le voici qui dévale

l'escalier, s'avance les bras en croix vers la foule et interpelle son Jordanien ! De surprise, les manifestants en lâchent leurs pavés et s'attroupent autour de lui. Moi, j'en profite pour filer au PC de l'ONU et rameuter tous les observateurs disponibles. Ils sautent dans leurs Jeeps, convergent vers la tour au pied de laquelle Pioche s'égosillait. Leur arrivée calme le jeu... Les manifestants baissent les bras, puis se retirent.

L'affaire est venue aux oreilles du *Custody*, le gardien des Lieux saints. Il a aussitôt appelé le général Riley, chef des Casques blancs :

– Des héros, français, m'a-t-on dit, ont sauvé le Saint-Sépulcre ? Qu'on me communique leurs noms ! Sa Sainteté le pape ne manquera pas de les récompenser.

Pioche lui a fourni une pleine liste, de ces héros... tous ses copains !

– Je me demande si cette haute dignité ne te confère pas le droit de pénétrer à cheval dans une église ? conclut Chaumien, sérieux comme un pape.

Je m'abstiens de porter ma récente, et abusive, élévation, à la connaissance de Nicole Follot qui, elle, fait carême, réproouve mes débordements, et les confesse, je n'en doute pas, à Dieu le Père : Morlane.

Un beau matin, avec un accent navarrais à faire peur, ce dernier me chante :

– *Britannia rule the waves* ! La Royal Navy t'ouvre ses portes... pas avant septembre, toutefois. Ce qui te donne amplement le temps de choisir un site où implanter ta future école de grenouilles. J'ai décroché son budget !

Alors que j'envisage de passer en revue les côtes de France, il me rappelle :

– J'ai ce qu'il te faut... Un centre d'opérations amphibies, situé à Arzew, à une trentaine de kilomètres d'Oran. Interpelée

par le ministre, l'amirauté a viré de bord : ces hommes-grenouilles dont elle ne s'est jamais souciée lui sont apparus soudain indispensables ! Sa quote-part dans l'entreprise : un enseigne de vaisseau, quatre officiers marinières, l'hébergement au sein de ce CIOA, des approvisionnements, des moyens maritimes, et sa bénédiction. Moi, je fournis le reste, des gens du 11^e Choc, un budget de fonctionnement, éventuellement un officier adjoint... File à Arzew y faire ton trou !

À La Seynia, l'aéroport d'Oran, un jeune enseigne m'accueille avec un sourire goguenard :

– Le pacha vous attend... Je vous souhaite du plaisir, il n'est pas de bon poil ces jours-ci.

– Il est si terrible que ça ?

– Bof, on le surnomme « *Buster Keaton* »... Vous vous souvenez, l'acteur comique qui ne souriait jamais ?

Au temps du muet, j'ai vu des films de ce Keaton qui, lors de scènes désopilantes gardait un visage de momie. Quant au capitaine de vaisseau Patou, je le connais de réputation. C'est l'un des rares marins à avoir rallié de Gaulle alors que ses collègues restaient bras croisés à Alexandrie, aux Antilles ou... se sabordaient à Toulon. À la passerelle du destroyer *Triomphant*, il a égratigné la Kriegsmarine ! Lorsque je claque les talons devant lui, il me toise d'un œil glacé :

– Ainsi, un capitaine de l'armée de terre compte ouvrir sur « ma » base une école de... natation ? Soit ! Cherchez si quelques recoins inutilisés peuvent faire votre affaire puis revenez me rendre compte.

Alignés le long d'un quai, des bâtiments de brique datant de la conquête et apparemment vacants, attirent mon attention. Je le rapporte, respectueusement, au commandant qui laisse tomber : « Soit. Je vous les garde au frais. » Je rentre, morose, à Paris :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maçons, peintres, menuisiers. Des seconds-mâîtres bretons, Le Gouil, Fouchaux, Morvan, moins causants que des dolmens, et des sergents, Camard, un apollon blond et pondéré, et Pasi, un titi aussi efflanqué que gouailleur, rivalisent de système D. Le premier-maître Vaxilo, chargé d'assurer la discipline, est porté sur le « cambusard », le gros rouge, qui teinte son minois joufflu des reflets de la scandaleuse *Impression soleil couchant* de Claude Monet. J'achète palmes et masques de plongée dans un magasin d'articles de sport d'Oran. Les combinaisons font défaut, or en janvier, la Méditerranée est plus que fraîche ! Maigre consolation : au-delà de quarante mètres de fond, elle n'est pas, à l'inverse de l'été, plus froide qu'en surface ! Ce principe, les fumistes savent l'exploiter : ils foncent comme des flèches vers les profondeurs où ils consomment en quelques minutes leur réserve de gaz sous haute pression puis, comme si tous les monstres des abysses leur collaient aux fesses, jaillissent vers l'air libre, un grog revigorant et un duvet douillet ! Reviennent à Riffaud, un marin, les relations avec les autorités et les services du centre, approvisionnements, ateliers, garage, moyens nautiques. Je m'attribue l'enseignement de la physiologie, de la mécanique et de l'histoire de la plongée. La formation pratique, nous nous la partageons. Las de pourchasser nos élèves s'évaporant soudain dans un nuage de vase ou une forêt d'actinies, nous inventons le binôme : nous relient instructeur et élève à l'aide d'une suspente de parachute qui sera détrônée bientôt par une sangle munie de bracelets de cuir.

Un jour, sans crier gare, un camion en provenance de l'arsenal d'Oran déverse dans notre dépôt une montagne de caisses contenant 700 scaphandres autonomes antédiluviens ! Sir John Davis, un pionnier, les a conçus en 1910 pour permettre aux équi-pages de sous-marins engloutis de regagner la surface sains et saufs. Sains et saufs, ou raides morts... car,

sous faible pression, dès deux atmosphères, soit sous dix mètres d'eau, l'oxygène provoque des syncopes foudroyantes ! Ces antiquités, la marine les a acquises au temps des crinolines ou presque ; égarées dans ses magasins, elles ont sombré dans l'oubli. Des caisses vomissent des masses compactes de caoutchouc durci et de talc pris en pierre à parfum de catacombes. En janvier 1942, Crabb les chinait déjà : « Ils remontent au déluge, ces gadgets ! » Dix ans plus tard, nous en testons une centaine ayant encore figure humaine. La plupart des sacs respiratoires se déchirent dès qu'on les gonfle. D'autres attendent d'être immergés avant d'exploser. Quelques dizaines consentent à ne pas nous sauter au visage. Au cours de cette campagne, imprévue, d'expérimentation, nous apprenons à maîtriser des accidents de plongée que les manuels ne citent pas. Par ailleurs, équipés de Cousteau-Gagnan, nous plongeons et replongeons de jour et de nuit dans le bleu, et dans une aubade de bulles qui, éclatant en surface, signalent notre présence. En temps de guerre, elles allècheraient les mines acoustiques pire qu'un sucre une mouche, tandis que les pièces d'acier du scaphandre se chargeraient d'attirer les mines magnétiques. Dénouement : feu d'artifice de chair à pâté. Conclusion : il nous faut des scaphandres à circuit fermé, et amagnétiques. Riffaud avance :

– Nous avons le choix entre le Dunlop, le Siebe Gorman, qui ne t'ont pas emballé, le Draegger allemand qui équipait les *Hommes K* de Skorzeny, qui ne m'a pas emballé, moi, et le Pirelli lourd des nageurs italiens lequel, à mon sens, répond le mieux aux critères. J'ai mes entrées chez les *Hommes Gamma* italiens de La Spezia. Ils m'en cèderont bien une demi-douzaine qui fera notre affaire en attendant que le DC français soit mis en service, l'an prochain, peut-être...

Les initiales DC procèdent de Duffau-Casenave, un

capitaine de corvette, et ingénieur, que j'ai croisé à Portsmouth l'année précédente ; il échangeait des idées avec ses collègues de la Royal Navy. Il avait imaginé un appareil à mélange oxygène-azote, révolutionnaire, n'émettant qu'un filet de bulles microscopiques pratiquement indécélables. Il m'en a expliqué le fonctionnement... génial. En attendant, les Pirelli font notre affaire. Peu encombrants, ils se portent en sautoir sur la poitrine. Deux bouteilles d'oxygène assurent quatre heures d'autonomie. Quatre heures, à quoi bon lorsque, après avoir palmé trente minutes en eau froide, pieds et mains refusent tout service ? Problème résolu : Riffaud a rapporté également le dernier-né de la haute couture subaquatique génoise : une combinaison « près du corps », type rat d'hôtel d'Arsène Lupin, baptisée « souris » et tissée mi-laine angora mi-nylon bleu électrique, qui se porte sous la *mutta di gomma*, un deux-pièces de caoutchouc mince comme une feuille de papier à cigarettes. L'ensemble s'adapte admirablement aux formes et au mouvement : adieu plis douloureux sciant les jointures ! Si la « capote italienne » est tout-confort, elle est plus fragile qu'un bas nylon ! Qu'on effleure une branche de corail, une bernique, un oursin, sans parler de pointes, picots, arpillons, épines, barbes, piques, aiguillons, qui saillent de tout ce qu'un fond de rade, décharge universelle, peut compter d'épaves, carcasses, sommiers, filins sans oublier les filets pare-torpilles à travers lesquels nous nous glissons... accroc garanti ! Or à chaque accroc sa rustine. Nous sommes bientôt plus rapiécés que le *Môme Sparadrap* du caricaturiste Dubout.

Un matin se présente l'officier-adjoint que Morlane, un jour, m'avait promis. C'est Jacques Dupas. Formé au carré par le sens de la hiérarchie jugulaire-jugulaire que les successeurs de Paul Aussaresses ont imprimée au 11^e Choc, il claque les talons en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

débouchons enfin sur un grand lac dormant sous une voûte gigantesque en nef de cathédrale. Stalagmites et stalactites scintillent sous l'éclat de nos lampes frontales.

– Observez, aucune fissure dans la paroi ! expose Dolfus. Nous sommes donc dans un cul-de-sac ! Pourtant, là, voyez... la surface de l'eau est animée d'un mouvement infime ! C'est la Tafna, je vous le garantis. Elle se déverse dans ce lac à partir d'une faille qui s'ouvre quelque part au fond du bassin ! Il faut la trouver !

Les regards se tournent vers moi...

Elle est glaciale cette eau, mais si cristalline que la vue porte à l'infini, jusqu'aux plus extrêmes des feuilletts de roche qui tapissent cette cuvette de géants. Je sonde ces tombants, minutieusement, mais à distance respectable. Je n'ignore pas qu'un malencontreux coup de palme, un revers de main maladroit, suffiraient à dissoudre en un nuage plus dense qu'un cumulus d'orage le limon impalpable que, au cours de millions d'années, l'opération du Saint-Esprit a fait adhérer à la roche. L'épisode de la mort de Jean-Claude Guiter, le frère de mon ami François, demeure gravé en moi : Fontestramare, un gouffre à galeries multiples non loin de Perpignan ; sous la conduite de Cousteau, des plongeurs l'explorent. Rien ne les relie à la surface, ni entre eux. Coups de palmes dévastateurs : égaré sans fil d'Ariane dans le cumulus mortel, Jean-Claude n'a pu s'extirper du dédale. Il y repose, pour l'éternité.

J'explore toutes les anfractuosités jusqu'à ce que, soudain, aux approches d'une fente haute d'un mètre et large de vingt centimètres, une onde m'effleure la joue. J'y glisse les doigts ; un courant repousse ma main !

– C'est elle ! C'est ma Tafna ! rugit Dolfus, lorsque je fais surface, pouce en l'air.

Le correspondant de *L'Écho d'Oran* court planter sur une

cor-niche dominant le lac des torches au phosphore qui illuminent la scène. Il ajuste le trépied de son Kodak. Les crépitations des flashes au magnésium se mêlent aux « pop » des bouteilles que débouche le père Dolfus. Tremblant de froid, je me jette sur le premier verre. On rit, on se congratule, chacun porte un toast. Fébrile, le journaliste prend des notes pour la postérité. C'est l'euphorie... jusqu'à ce que Derien s'écrie : « Mais... dans cinq minutes, nous serons dans le noir ! » Les volutes de fumée crachés par les luminaires et les flashes se sont combinés en un nuage épais qui après s'être élevé redescend insidieusement à hauteur d'homme et, bientôt, enveloppera le lac, et nous avec. De la voûte, on ne distingue déjà plus rien. Branle-bas ! En catastrophe, nous rassemblons matériel et équipement et filons, à temps, vers le siphon d'évacuation. Que nous en venions à périr sur le chemin du retour, nous ne sombrerons pas dans l'oubli ! Un cimetière de bouteilles vides témoignera de notre exploit !

Ils ont découvert le berceau de la Tafna, ces héros aux nerfs d'acier, titrera, en gras et en première page, *L'Écho d'Oran*. Son correspondant ne pouvait faire moins ; grâce au père Dolfus, il s'était trouvé aux premières loges !

– On joue les Jules Verne ? me téléphone Morlane.

Félix a diffusé cet article en très haut lieu ! Il ne désespère pas de décrocher un porte-avion !

Ce n'est pas un porte-avion qui accoste un beau soir à l'ombre du croiseur *Duquesne*, mais un drakkar d'acier long de près de quarante mètres, armé d'un canon d'opérette et maigre à faire peur. À force d'en « piquer » la rouille, on a affiné la tôle de ses flancs au point qu'elle déprime entre les membrures pire que la peau entre les côtes de la momie de Ramsès.

– Ma doué ! s'exclame le second-maître Le Gouil. V'là l'arche de Noé !

S'il ne remonte pas au déluge, ce noble vieillard est le dernier survivant d'une lignée de chasseurs de sous-marins lancés bien avant-guerre. Un vieillard unique en son genre car, en mai 1940, embouqué dans les canaux de Hollande, il a canonné les Panzer qui fonçaient plein sud ! Immatriculé officiellement 705, la Royale ne le connaît que sous le sobriquet de « le Chasseur français ». Claude Riffaud saute à bord ; les nageurs traînant sur le quai le suivent. La dunette culminant à cinq mètres pour deux mètres de tirant d'eau, la gondole se couche à contre-virage et roule bord sur bord à la moindre risée. Claude s'applique à la gouverner avec grâce car, de la terrasse de son PC, Patou suit nos évolutions, jumelles aux yeux. Il peaufine un accostage prévu à « mourir » le long du môle, sans presque l'effleurer. Manœuvre délicate car la vieille baille manque d'inverseur ! Pour battre arrière, il faut stopper sa machine puis, tandis qu'elle court sur son erre, pendant une éternité, sans que ni dieu ni diable puissent interrompre sa course, la relancer à contresens ! Impavide, Claude commande :

– Machine en arrière lente !

Les secondes s'égrènent... l'appontement grossit, grossit... dans un silence sépulcral !

– En arrière toute ! hurle le pacha.

Des catacombes une voix caverneuse s'élève :

– La machine ne répond plus, comman...

Vrooum ! Choc sourd, plainte déchirante de tôles défoncées... *Le Chasseur français* vient d'embrasser le warf, bardé, heureusement, d'épaisses pièces de bois. Par miracle ni son étrave, ni ses flancs n'éclatent ! Il y gagne un enfoncement magistral, deux gosses bosses... de plus.

– Fortune de mer ! conclut Patou qui, depuis la visite ministérielle, nous témoigne une indulgence confondante. Il n'a même plus évoqué les dix tranches de cadavre que je lui ai laissées sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il nous faut. Le masque, intégral, du Pirelli est inconfortable ; lui manque un schnorkel permettant, en surface, d'alterner oxygène/air ambiant. Nos amis élaborent des gadgets inédits. Pourtant le Groupe a d'autres chats à fouetter dont, planté à sa porte, un monstre haut de six mètres, long de sept peut-être, jaune, un croisement contre-nature de sous-marin et de bateau-lavoir. Cette nef mariée à une sphère est le bathyscaphe du professeur belgo-suisse Picard qu'Hergé a pris pour modèle du professeur Tournesol. Ce farfrelu de génie a été le père, avant-guerre, d'un ballon stratosphérique qui, à la suite d'une erreur de calcul, a amorcé du plus haut des cieux une descente vertigineuse qui, promise à un crash mortel, a été miraculeusement freinée par une forêt plantée sur une pente abrupte. L'algèbre du savant a inspiré des doutes au Centre national de recherches scientifiques belge qui a financé son nouveau bébé ; il a confié au GERS le soin de le tester. Lorsque, après avoir été transporté par cargo à la verticale de la fosse du cap Vert, au large du Sénégal, l'hybride a été hissé hors la cale pour être expédié par cinq mille mètres de fond, son lest, sept tonnes de grenaille, s'est soudain libéré, manquant de peu faire du navire porteur une écumoire. Lorsqu'on l'a, enfin, immergé, à dix mètres sous la surface, ses hublots ont fait eau ! De ce jour, dans un modeste bureau ayant vue sur le canari géant, le commandant Houot et de l'ingénieur Wilm révisent ligne après ligne les calculs du professeur. Fatalistes, pince-sans-rire, à la question qu'immanquablement nous leur posons : « Quand aurez-vous fini ? » ils répondent : « Aux calendes ! »

Un médecin nous a rejoints. En dépit de son nom, Becker, il est toulonnais. Son accent à l'ail lui vaut les surnoms de « il Medi-castro » et « Beccherino ». C'est un plongeur émérite d'une insatiable curiosité ; il sait tout de la danse nuptiale des loups au fond des calanques et assemble pour sa femme un

collier d'otolithes, ces concrétions opalines qu'on trouve exclusivement dans le crâne du corbe noir. Il traite dans le caisson de recompression que le GERS tient à notre disposition les nageurs qui, frappés de narcose, s'abattent dans les gorgones. Déjà, j'ai hissé à la surface l'un des frères Mirkovitch et Thadée Surma, des colosses, l'un d'origine yougoslave, l'autre polonaise. Ils n'ont pas perçu les prémices d'une intoxication au CO₂. Un matin j'enseigne à un Tahitien monumental, Aloha, à gagner la surface « en libre » après s'être délesté au fond de son scaphandre : « Monte à la vitesse des bulles, jamais au-delà, tout en relâchant l'air de tes poumons au fur et à mesure que, la pression décroissant, tes bronches se dilatent ! » Aloha s'élève d'abord trop lentement à mon goût, puis conscient du décalage, accélère inconsidérément ; il est pris soudain de convulsions ; un nuage de sang envahit son masque, ses yeux se révulsent. Diagnostic : surpression pulmonaire ! Je le saisis sous les aisselles. De veille en surface, l'adjudant Demoulin qui a noté un bouillonnement écarlate, se jette à l'eau. Nous basculons le Tahitien sur le quai. Je lacère sa *mutta* ; Demoulin s'applique à forcer les mâchoires tétanisées :

– Capitain ! Il avale son râtelier ! ... Ouf, je l'ai dégagé à temps !

Furieux, Beccherino :

– Sous l'eau, une prothèse peut tuer ! Nous laissons des généralistes qui ne savent rien de la plongée sélectionner les candidats nageurs ! C'est à nous de le faire. Soyons sans pitié, hein ?

Soir après soir, Claude, Jacques, le « toubib » et moi, définissons les critères physiologiques, psychologiques exigibles, le contenu des examens médicaux, des épreuves physiques de barrage, des entretiens. Réunions plénières en

compagnie d'experts de l'hôpital Sainte-Anne. Avides de marquer leur territoire, l'un préconise la numérologie, l'autre la radiesthésie, un dernier la graphologie. On s'en tiendra à la graphologie...

– Critère de niveau pilote de chasse, mais en plus draconien ! Je suis satisfait... Les pionniers, cela va de soi, sont dispensés de ces épreuves, n'est-ce pas ? conclut Becker en nous adressant un clin d'œil appuyé.

Détenteur d'un poumon mité, d'une balle enfouie entre deux organes, de multiples fractures et d'un paludisme latent, je ne franchirai pas le premier cap, celui de la radio pulmonaire ! Quant à Riffaud, n'en parlons pas ! Potache à Bordeaux après la défaite, passeur d'un réseau « évasion » à ses moments perdus, il exfiltrait, en coupant la ligne de démarcation, des fugitifs jusqu'au pied des Pyrénées. À son tour, il les a franchies, a gagné Londres, a été promu officier de quart sur un chalutier pompeusement baptisé corvette, non chauffé et faisant eau, qui broyait la haute mer du Nord balayée par les brouillards glacés dévalant du pôle. Il a survécu, Dieu sait comment, au chapelet de bronchites qui a décimé l'équipage. Enfin, lors d'un exercice, un obus de 88 lui a explosé, pratiquement, à la face.

– Je me suis retrouvé debout, planté au milieu de camarades morts, m'a-t-il raconté. J'ai ramassé mes tripes qui avaient dégouliné par terre... J'ai eu droit à l'extrême onction... et me voici. Crois-tu que je réponde vraiment au critère d'« intégrité sans faille de la ceinture abdominale » que nous avons imposé... surtout si je dois enlever ma chemise ?

Son torse, un champ de bataille, est sillonné par une profonde cicatrice à rameaux multiples courant du sternum au pubis ! Inaptes ou non, les instructeurs ne détèlent jamais. Nous chaperonnons chaque jour, et deux nuits par semaine, des chapelets d'élèves. Au cours de dix-huit mois de tâtonnements

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Erreur...

Mes jours à Saint-Mandrier sont comptés, Morlane me l'a fait savoir :

– Tu as rempli ton contrat. La routine n'étant pas ton truc, j'ai autre chose en vue pour toi. Bichelot qui rentre d'Indo suivra une formation accélérée puis te remplacera.

Bichelot est rentré d'Indochine dont la moitié Nord est revenue aux Viets à la suite de la déculottée de Diên Biên Phu, cette cuvette que le général Navarre, commandant de nos armées, avait pris pour base de son opération « Castor »: « l'édification d'un camp retranché constitué de môles aéroterrestres cohérents formés de points d'appui se soutenant les uns les autres, protégeant un aérodrome, et dont l'ennemi ne pourra venir à bout ». Pas plus qu'il n'est venu à bout du mur d'Hadrien, ou de la ligne Maginot ? En d'autres termes, ce truc aéroterrestre constitue un « hérisson », un fort dans lequel on se terre sans remuer un cil en laissant vacant un territoire dans lequel l'ennemi est libre de se promener, de rameuter ses divisions, son artillerie, voire ses chars, puis de lancer un assaut massif qui ne pardonne pas. Ce qu'a fait Giap, le général d'Ho Chi Minh, largement approvisionné par Mao, à travers une frontière passoire. Cette fois, l'armée française n'était pas en retard d'une guerre, comme en 1871, en 1914, en 1939, mais de trois siècles. Depuis Vauban, les « hérissons » avaient pris du plomb dans l'aile, non ?

Dernières plongées, nostalgiques, avec, au poignet, ou fixé sur le tableau de bord, notre bébé, cette montre « idéale » que nous avons ébauchée sur une feuille de papier quadrillé déroulée sur un coin de table. Combien de fins de non-recevoir Villarème a-t-il essuyées avant de dénicher l'oiseau rare ? Il ne me l'a pas dit. Un jour enfin, alors qu'il avait perdu espoir, il a reçu une réponse positive d'un Jean-Jacques Fiechter, directeur

de Blancpain, une société horlogère... suisse, modeste, quasi inconnue, mais vénérable puisque fondée en 1735 ! Et Fiechter a concrétisé notre rêve qu'il a baptisé *Fifty Fathoms*, en français la « Cinquante Brasses », chacun sachant qu'un brasse équivaut approximativement à un mètre quatre-vingt de hauteur d'eau. Son mouvement est vraiment perpétuel, son cadran luit comme un phare, sa lunette est docile. Le boîtier est étanche, Pasi en jure : il l'a examinée sous tous les angles sans détecter le moindre bébé mérou !

– L'unité de nageurs de combat du service Action, propre à être mise à toutes les sauces, que Fourcaud et moi-même avons en tête, où allons-nous la mettre ? s'interroge Morlane. À Collioure, il n'y a pas de place... Il n'y a pas mieux qualifié que toi pour faire choix du type d'installations qui lui convient, n'est-ce pas ? Prends donc ton bâton de pèlerin et va nous dénicher le coin rêvé.

J'explore les côtes de la Manche puis celles de l'Atlantique. Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Bordeaux. Les installations portuaires, les bases navales, françaises ou édifiées par la Kriegsmarine, sont pour la plupart en ruines. Sur les rives de la Méditerranée, un seul havre, Toulon, et il est saturé ! Reste la Corse que les touristes commencent à prendre d'assaut. Aucun de ses petits ports ne fera l'affaire, je le crains. Pourtant je m'y rends ; c'est mon dernier recours. Alors que je m'y attends le moins, en banlieue d'Ajaccio, je butte dans une base aéronavale tout juste désaffectée... comme celle de Saint-Mandrier près de trois ans auparavant, mais plus vaste : un désert de longs quais à plans inclinés, de grands hangars, de grues aux longs bras immobiles sur un plan d'eau idéal, d'un bleu profond.

– Ce coin de paradis, comment s'appelle-t-il ? me demande mon Béarnais.

– Aspretto.

– Joli nom. Eh bien, il ne me reste qu'à m'armer de courage... !

– Pour quoi faire ?

– Pour entamer un combat de procédures qui durera des années, car ce coin de paradis, la Royale, et les Corses, ne vont pas le lâcher de gaîté de cœur, crois-moi !

Il m'offre un bref congé avant de tâter de son « nouveau truc ». Dominique m'appelle. D'habitude primesautière, taquine, elle est singulièrement grave :

– J'ai à te parler... Comme tu m'aimes bien, pas plus, tu n'as rien d'autre à m'offrir qu'un week-end de temps à autre. Tu vis ta vie dont je sais peu de chose : un jour dans l'eau, en jour dans l'air... J'ai rencontré un garçon. Il est pilote, au Gabon, enfin, il possède un ou deux avions et monte sa propre compagnie aérienne. Il m'a proposé de partager son aventure, sa vie. J'ai accepté. J'aimerais que tu le rencontres.

Un battant, assurément, ce Jean-Claude Brouillet. Trapu, ramassé sur des jambes légèrement torses, botté, vêtu de cuir, il figurerait à l'aise un redresseur de torts de film américain. Une belle gueule : visage carré au menton et au nez forts sous une chevelure indomptée dont une vague lui tombe sur le front. Ses yeux noirs vous scrutent, vous jaugent, vous déshabillent, avec une pointe d'ironie. Nous nous découvrons des amis communs, qui, parachutés, comme moi, en Indochine avant la capitulation japonaise, sont ensuite allés chercher fortune au Gabon. Entre nous, le courant passe. Nous nous quittons sur une solide poignée de main et un « Eh, Bob, si jamais tu passes par le Gabon, tu es mon invité ! » asséné avec l'accent de Villeneuve-sur-Lot. Au soir, lorsque je me retrouve seul, je suis en manque. Dominique, je l'aimais plus que « bien », sans me l'avouer et sans songer à lui sacrifier une once de mon sacro-saint

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme ceci...

– Et pour interrompre le processus ?

– Là, c'est un peu plus compliqué... réfléchit le professeur. Après avoir exercé une nouvelle pression sur le rabattant, vous donnez un quart de tour à cette vis qui libère un logement dans lequel vous trouvez une clavette qui... en prenant soin de ne pas frôler ce fil rouge qui ne tient à un fil, c'est le cas de le dire... sinon vous accélérerez le mouvement ! ... La clavette, dis-je...

À ce point, je perds le fil de son exposé. Je ne me vois pas, en milieu hostile, voire dans le noir, manipuler sa machine infernale ultrasensible avec des gestes de miniaturiste, au risque me faire sauter, et un quartier du Caire avec moi ! Je crois en ma bonne étoile : son engin de mort, je n'aurai pas à le désamorcer !

Au Caire, deux palaces de légende se mirent dans le Nil : le *Shepherd* et le *Sémiramis* qui s'est récemment enrichi d'une annexe, le *Maroussia*, le yacht que Nasser a confisqué à Farouk, le dernier potentat, déchu, d'Égypte. C'est une féerie d'acajou et de cuivre rouge amarrée au pied de l'hôtel. Par les fenêtres de ma cabine je vois louvoyer les longues felouques à voiles triangulaires que le soleil levant teint de rouge et qui se reflètent dans l'eau en taches de sang, tandis qu'une belle et fine Soudanaise en tablier, bonnet de dentelle, jupe de satin noir et bas fumés, me sert l'*early morning tea*. Ensuite, travesti en touriste, Leica en sautoir et guide sous le bras, je monte dans ma voiture de location, j'entame mon parcours quotidien qui me mène soit aux grandes pyramides de Guizèh, soit à celles de Sakkarah, ou au palais de Mehmet Ali qui domine la ville.

– Prenez votre temps, m'a recommandé F. B. Familiarisez-vous avec l'environnement... et votre objectif. Restez en contact étroit avec notre chef de poste là-bas. Il est bien informé... il a une taupe dans la place !

Chaque jour, je me rends à la poste ; j'expédie une lettre, je

téléphone, et j’observe l’immeuble mitoyen. Il n’est pas gardé ; on y entre comme dans un moulin ! Au Caire, je peux me passer d’épouse ; j’ai lié connaissance avec une jeune Circassienne aux yeux en amande qui tient un petit magasin d’antiquités au pied de la mosquée d’Hassan. Égyptologue inspirée, elle me raconte Memphis, Thèbes, la vallée des Rois. Nous dinons à l’*Auberge des Pigeons* et je la ramène sagement chez elle après avoir effleuré ses doigts de mes lèvres. Jamais je ne pousserai plus loin ; elle est aussi pure qu’un fin cristal. Au *Groppi* l’incontournable salon de thé snobissime où babiller en une autre langue que le français ferait scandale, je renoue, par hasard, avec Leila et sa mère Nadia, des Cairotes pur-sang, et cossues, que j’avais croisées à Paris. Elles se réjouissent de guider un jeune Français argenté et sans attaches dont, j’en suis conscient, Leila – dix-neuf ans épanouis – ferait volontiers ses dimanches, avec la bénédiction de maman et d’un homme d’Église, car elles sont chrétiennes. Promené du musée Maspero, au *Mena House*, à l’auberge des pyramides, et de cafés chics en trous dans le mur où l’on déguste pour deux piastres un plat de *foul*, purée de fèves aux aromates, je me tiens à carreau ! En revanche, elles cautionnent à cent pour cent ma couverture de touriste. Un jour, je leur échappe pour prendre possession de la mallette infernale que me remet le faux diplomate de service et la transmettre à mon opérateur à lunettes d’écaille en formulant les recommandations d’usage :

– Vous savez ce que vous avez à faire, n’est-ce pas ? Une fois entré, en fin d’après-midi, vous prétendez avoir rendez-vous avec un certain Ali Mohamed qui, on me l’a confirmé, sera absent. Comme le chaouch de service l’ignore, il vous demandera de patienter. Lorsque vous le jugerez judicieux, vous vous rendrez aux toilettes, au bout d’un couloir biscornu, encombré de cartons, de sacs, de dossiers... un vrai capharnaüm

où vous aurez tout loisir de cacher la mallette. Tout est clair ? Oui ? Alors je l’amorce... À vous de jouer !

Aucun signe de nervosité chez ce Lievin ; il s’en va d’un pas mesuré de parfait businessman. Enfin un opérateur auquel je peux faire confiance ! Ce soir Samia m’assure un parfait alibi : nous dinons d’un kebab dans le quartier copte puis je roule, sans hâte, au rendez-vous fixé à mon agent afin qu’il me rende compte –une formalité – du succès de sa mission. Lorsque je l’aperçois, au loin, il m’apparaît anormalement fébrile, dansant d’un pied sur l’autre. Envolé son flegme ! Lorsque je freine à son approche, d’un geste théâtral, il exhibe la mallette qu’il cachait derrière son dos et la brandit en s’écriant d’une voix hachée :

– Je n’ai pas pu la laisser... ou plutôt, lorsque je suis sorti, le planton m’a couru après pour me la rendre ! Il l’avait trouvée !

– Mais enfin, comment a-t-il fait ? Vous l’aviez bien cachée dans le capharnaüm du couloir, non ?

– C’est-à-dire... je l’avais laissée sous ma chaise...

Enfin, je... Il bafouille, mon *dynamitero* gesticule, puis soudain balance son fardeau par la fenêtre ouverte de la portière, fait demi-tour et s’éloigne à grands pas, me laissant sur les genoux une machine infernale réglée pour exploser dans une heure au plus. Il n’y a pas que cette machine qui soit infernale ! Au Caire, cité surpeuplée à crever, la circulation l’est autant ! À l’image des crues du Nil, elle est incontrôlable, anarchique, rebelle à toute règle, sanction ou flic, est sujette à des embouteillages monstres. Avertisseurs, klaxons, trompes, cornes hurlent alors à la mort sans discontinuer et les dieux en prennent pour leur grade. Heureusement, quand tombe la nuit, le trafic, lui, s’éclaircit, sensiblement... Si Amon, Seth et Isis m’ont à la bonne, je franchirai dans les temps les ponts de Guizèh qui mènent au désert, seul lieu où je pourrai me délester du bébé du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parachutés à l'Est, celui des cibles que tu poursuis depuis quelques mois en collaboration avec des repris de justice très voyants, etc. ! Ce raid est l'exemple de la mission type pour laquelle Fourcaud et moi avons conçu le bataillon. Il l'exécutera !

Argument de bon sens. Penché sur la maquette, je planche donc jour après jour sur le montage de l'opération. À moi de prévoir l'imprévisible : effectifs, sentinelles, rondes, postes de garde, axes d'accès et de repli, routes d'évasion. Il y a loin de Tripoli à la frontière tunisienne ! Pat se joint parfois à moi. Nous définissons l'équipement de ses hommes peints de noir des pieds à la tête. Ils seront munis d'armes silencieuses, de matraques, de grenades Gammon. Le soir, la tête lourde, je rejoins mes amis dans l'une de nos escales favorites, souvent le *Luigi's*, un bar élégant de la rue du Colisée. Son propriétaire, Boymond, est le frère d'un pilote de chasse de la France libre qui n'a pas survécu à la guerre. J'y retrouve, entre autres, Gilles Delamare, qui fait équipe avec Colette Duval une grande fille brune, mannequin vedette de Dior. Elle est non seulement belle, pleine d'esprit mais recordwoman du monde de chute libre. Il y a peu, le 9 juin 1956, elle a battu le record du monde de chute libre, 11 147 mètres, au-dessus de la plage de Copacabana. Elle n'a ouvert son parachute qu'à 250 mètres ! Ce jour-là elle est devenue la coqueluche des Brésiliens. Ces deux-là effectuent une tournée, originale, des villes de France : le jour, ils sautent en parachute, main dans la main, ou presque, le soir, rayonnante, Colette présente des robes haute couture. On les surnomme « les Fiancés du Ciel ». Auparavant, Gilles avait enlevé à un photographe de renom sa femme, une jolie blonde dont le portrait s'affichait dans chaque station de métro, le regard bleu outremer infini protégé par des lunettes de soleil Sol Amor dont aucune élégante ne saurait se passer. À mon tour, j'allais croiser

sa route...

Le fort de Calvi, dont le 11^e Choc a pris possession, est base de départ du raid. Nuit après nuit, je fais multiplier les simulacres d'assaut, répéter les automatismes d'actions, diversions, options, variantes. En silence, les assaillants abordent la plage, sautent à l'eau, rampent vers l'objectif, maîtrisent les sentinelles, les uns enlèvent le poste de commandement, les autres liquident les dortoirs. Questions subsidiaires : « Et si on loupe l'embarquement ? » Réponse : « Repli par la plage jusqu'en Tunisie. On marche la nuit ; on dort le jour. Pour les détails voir l'ex-méhariste Dupas, expert en survie dans le désert. » « Et si on est pris ? » Réponse : « Mercenaires de la Main rouge, payés de la main à la main par un inconnu masqué, vous avez débarqué d'un chalutier sicilien. »

Un matin, je juge mon commando fin prêt. Jour J moins un, fouille à corps : chaînes, chevalières, gourmettes sont saisies ; les étiquettes, les griffes des sous-vêtements, des combinaisons provenant de stocks américains vendus à l'encan sont décousues. Distribution d'armes : Tommy Guns des années Al Capone, Colt 45 allant avec, carabines M1 des Green Berets, Welrod silencieux hérités du SOE. Rien de français... À la nuit tombée, le commando embarque dans un GMC que je conduis moi-même, prudemment. Je contourne Bastia, je mets cap au sud. Au nord de Porto-Vecchio, je fais halte dans une petite anse. À l'heure H, une grande ombre émerge de la mer, une lampe clignote : le sous-marin est à l'heure. Soudain la quille de deux Zodiac crisse sur le sable ; les pagaies n'ont émis aucun bruit, aucun éclat. Chargés d'hommes, ils débordent aussi discrètement. L'ombre qui flottait sur l'eau prend le large ; le ronron de ses diesels va decrescendo puis s'éteint. Je me

retrouve seul sous la voie lactée, les pieds caressés par les vaguelettes, et frustré. C'est bien la première fois que je lance des hommes dans l'action sans y participer. Je les accompagne par la pensée dans leur périple qui va les mener par le travers des îles Pantellaria et Lampedusa jusqu'au cap Bon, puis le long de la côte tunisienne jusqu'au détroit entre les Kerkennah et Djerba. Ensuite le submersible naviguera en immersion, en silence radio et à l'estime jusqu'au large du camp que nous avons surnommé « la Villa ». Dans cinq jours, de retour par le travers de Bonifacio, il émettra un bref signal conventionnel indiquant que l'opération est conclue.

Cinq jours passent, trop lentement à mon gré. On capte un signal... Échec !

Que s'est-il passé ? Je rumine : erreur de navigation, avarie, collision, interception ? Ne parlons pas de tempête ; le temps est resté au beau fixe sur tout le *mare nostrum*... La nuit suivante, au large de la même plage, le sous-marin vomit les revenants, les traits tirés, la barbe drue, sentant mauvais. Sur la route de Calvi seulement, Dupas évoque leur mésaventure :

– Navigation impeccable. Arrivée en immersion périscopique pile poil devant la villa qui luisait au clair de lune ! Je me frottais les mains.

– Surface ! dit le pacha. Enfin l'air libre !

À cet instant, gueulante de l'officier mécanicien :

– Commandant, l'hélice est engagée !

– Eh bien, manœuvrez avant arrière pour nous dégager ! riposte le pacha.

– Rien à faire, l'arbre est bloqué !

Et voici notre bahut enchaîné en marge des déferlantes, dansant comme un bouchon, et en vue de la Villa !

Demoulin et Dupas plongent, atteignent l'arbre d'hélice qui s'élève et s'abat comme un ascenseur fou, au risque de les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maladresse, Antoine Lopez a rendu à Jo, se morfondant en cellule, de multiples visites ; ils se sont pris d'amitié. Or Lopez cultive un très haut personnage, maître des hautes et basses œuvres du roi du Maroc et jouissant de sa pleine confiance, le général Oufkir, lequel est, en permanence, à courtd'hommes de main...

– Alors, nous rentrons ? interroge Nicole.

Me reviennent à l'esprit les paroles de F.B.: « Comme vous serez grillé, vous serez invité à vous faire oublier dans une unité anonyme ». Je marmonne :

– Le 22^e *Laitiers* à Mourmelon ou même en opérations de police en Algérie, très peu pour moi. Cette guerre d'Algérie, je ne la sens pas plus que je n'ai senti, à sa fin, la guerre d'Indochine. Par ailleurs, « la Moustache » je lui ai donné douze ans de ma vie. À demeurer dans le même bain, on se sclérose. Il est temps de changer d'eau !

J'ai couru la brousse au Laos, je suis donc propre à exploiter la forêt vierge. L'une des plus anciennes entreprises forestières locales, « Océan », m'engage. Elle a été fondée il y a près d'un demi-siècle par de Muizon, l'un de ces pionniers, folkloriques, décrits par Simenon dans son *Coup de lune*. À la tête d'armées de manœuvre, ils taillaient des trouées en forêt, abattaient des géants qui, tronçonnés, donnaient des « billes » de cinq tonnes qui poussées au « mirambou », au levier, cahotaient jusqu'au prochain cours d'eau. De là, ils les flottaient au gré du courant jusqu'au cargo en rade. À l'issue d'un marchandage sans pitié avec les capitaines-compradores qui tentaient de les soûler à mort, ils roulaient sur l'or... s'ils survivaient à la malaria, aux tsé-tsé, à la filariose, et aux pirates, lorsque campés en figure de proue sur leurs radeaux, ils s'offraient dans la ligne de mire d'un *sniper* embusqué dans la mangrove. Une balle de 458 –12 mm–

à ogive d'acier pour éléphant, vous propulse un homme à cinq pas après l'avoir ouvert comme un livre. Une époque révolue. De nos jours les « agréeurs » de « l'Office des bois » fixent les prix des radeaux que l'Office commercialise. Les forestiers vocifèrent que les agréeurs sont des requins et l'Office un repaire de pirates. Mais des pirates qui ne rectifient plus leurs fournisseurs à la 458 blindée.

À notre tour, nous remontons le Komo puis empruntons des rivières de plus en plus étroites, de plus en plus sinueuses. À notre approche, les pélicans décollent lourdement en tricotant des pattes, les crocodiles bâillant sur les berges se jettent à l'eau. Des rats, des serpents suivent. Des singes caquetant nous escortent ; à la remorque de leur bec gigantesque des toucans nous survolent. Au pied des villages, les femmes, la croupe ceinte d'un pagne, battent le linge. Sous un ciel gris de saison sèche la nuit succède aux jours. Les tsé-tsé attaquent où on ne les voit pas, dans le dos, à la saignée du genou et se gavent jusqu'à plus soif avant de tomber gorgées de sang, trop lourdes pour s'envoler. Fouettées par une gerbe de feuilles, elles éclatent comme des cerises trop mûres.

Nous accostons enfin à un embarcadère aménagé sous un hangar le long duquel rouillent d'antiques locos à vapeur, naines. Au sommet d'une butte se dresse une case monumentale. Un géant débonnaire et bien en chair – cent trente kilos au bas mot – se dirige vers nous. C'est le « père » Tricoit, le patron de l'exploitation, ex-régulateur des chemins de fer de l'État, converti à la forêt gabonaise il y a vingt-cinq ans :

– Bienvenue à M'Vam ! Vous devez être affamés après un si long voyage ! J'ai prévu un petit casse-croûte.

Il enfourne cochonnailles, viandes froides, omelettes. Surprenant le regard stupéfait de Nicole, il se justifie entre deux bouchées :

– C’est mon unique repas... enfin à part le breakfast et une petite soupe le soir... Je suis au régime.

Ensuite il décrit la tâche qui m’attend :

– Vous allez ouvrir une petite coupe de quatre mille hectares. Pas sorcier ! Partis devant, les marqueurs vont marquer les arbres, droits de fût, propres à abattre. Vous vérifiez que leur diamètre est réglementaire, 90 centimètres minimum. Vous attribuez la tâche aux abatteurs, aux tronçonneurs, et aux débroussailleurs qui ouvrent la voie aux tracteurs qui vont débarder les billes jusqu’à la voie ferrée menant à la rivière. Prenez deux, trois jours pour emménager dans la case, toute neuve, que je vous ai fait monter.

Elle sent le bois frais, cette case sur terre battue, de type polynésien, couverte de feuilles de latanier tressées.

Un matin, mes cinquante travailleurs sont rassemblés. « *M’bolo, Tangani’oh !* » (Bonjour le Blanc !) crie l’un d’eux. Je leur réponds : « *B’bolo ani’oh !* » (Bonjour à tous !)

En camion, ou dans une vieille Jeep, nous gagnons le chantier. La saison des pluies touche à sa fin; la « route » est une piste marécageuse, creusées d’ornières monumentales. On y patine en jouant des vitesses. L’humus décomposé dégage une odeur excrémentielle. Aux premiers rayons du soleil, la forêt exhale l’humidité de la nuit ; elle fume littéralement. Une escadrille de perroquets nous survole en piaillant et caquetant. Un touraco croasse crescendo. Les abatteurs couronnent les contreforts d’un okoumé gigantesque – quarante mètres de haut, trente tonnes – d’un échafaudage de branches souples et de lianes. Ils grimpent à son sommet, à six, sept mètres du sol ; à chaque coup de cognée, il branle à faire peur. Trois heures plus tard, le torse des hommes est couvert de mouches à sueur et le géant de la forêt figure un crayon dressé sur sa pointe. Soudain, de son cœur s’élèvent des plaintes, des grincements. « Il parle ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nourris, logés aux frais de la République et en amassant un pécule. Et trois mois plus tard, qui vois-je réunis autour d'unealebasse d'*ogogoro* ? Mon jardinier cacochyme... et ses trois racketters ! Je lui crie :

– Ils vont te bouffer, vieux schnock !

– Plus maintenant, patron, ils savent je suis la panthère !
réplique N'zé, tout sourire.

Bruyère, un Normand blond armé de longues jambes de faucheur, a disparu. Prospecteur, en éclaireur accompagné d'un guide, il sillonnait la forêt, évaluait les peuplements d'okoumés, campait à des jours de marche de la première case. Un soir, il s'est éloigné de son bivouac afin de marquer un arbre éloigné semblant exceptionnel. « Lui n'a pas revient, me rapporte son guide. Nous cherché, nous crié jusqu'à la ténèbre. Lui foutu ! » Un Tangani, c'est connu, est incapable de reconnaître la branche cassée, la feuille tombée qui lui permettrait de remonter sa piste et, sans vivres, sans fusil, il n'en reste bientôt plus qu'un tas d'os blanchis par les magnans. En brousse, sans boussole, on perd le nord, car les rayons du soleil ne percent pas la canopée. Les meilleurs pisteurs lancés à sa recherche sont rentrés bredouille. Bruyère, j'ai fait une croix dessus. Six jours plus tard, un zombie barbuouvert de pustules, de balafres, mangé par les tiques, surgit devant des chasseurs qui, croyant croiser un esprit, se sauvent comme des dératés. « Revenez, bande d'andouilles ! » braille l'apparition. L'un des coureurs des bois se souvient alors de la forte prime promise à qui retrouverait un Tangani perdu... Bruyère avait croqué des noix, des racines, des fourmis, des larves, avait dormi debout, blotti entre les contreforts d'un arbre. En forêt on ne meurt jamais de soif ; l'eau tombe du ciel, courtdans les lianes.

Au printemps 1960 je ne suis pas plus frais que Bruyère à sa résurrection : l'infirmier du chantier a beau me larder de tous les

antibiotiques imaginables, des anthrax envahissent mes jambes ; marcher devient un supplice. En rentrant au village un soir, j'aperçois, de loin, un panache de fumée qui s'en élève. C'est ma case qui est en feu. Il n'en reste bientôt plus, ainsi que de mes biens, des souvenirs que j'avais amassés et du pécule serré dans une boîte à biscuits, qu'un tas de braise. En fait, je ne possède plus que mes furoncles et une fièvre carabinée. J'ai tout juste la force de mettre mon canot à l'eau et de le barrer jusqu'à l'estuaire, de me faire porter jusqu'à l'hôpital « mixte », civil et militaire de Libreville.

– Ah, le chef, il dit que tu passeras pas la nuit ! roucoule, en riant, la petite aide-soignante gabonaise qui tapote mes oreillers au soir de mon hospitalisation.

– Pourtant, il vient de m'affirmer : « Ce n'est pas grave, vous vous en sortirez ! »

– Bah, il dit ça à tous ceux qui foutus ! Comme ça, eux fini mort tranquilles !

Je n'ai pas « fini mort tranquille ». Le matin suivant, j'ouvre les yeux avec autant d'incrédulité que vingt ans auparavant après avoir été laissé pour mort par des Feldgendarmes dans un champ couvert de givre. La morgue n'a pas voulu de moi. Les furoncles, l'hépatite qui me rongeaient battent en retraite. Le médecin-chef, qui m'avait condamné, me renvoie « dans mes foyers ».

– Au vu de votre cv, vous êtes propre à rien, donc bon à tout... comme moi ! Cependant, je suis tellement à court de bras que j'engagerais un manchot ! ricane le directeur administratif de la compagnie Shell de recherche pétrolière au Gabon établie à Port-Gentil. Je vous propose d'être mon second, directeur administratif adjoint, auquel je refilerai toute la merde que je ne peux traiter !

Il a le visage carré, le cheveu en brosse, l'œil clair, un nez de

boxeur ; son sourire est chaleureux. Il s'affiche comme Christian de Chefdebien-Zagarriga, à première vue, un nom d'aristocrate d'opérette. Pas du tout ! Il est baron et scion d'une lignée de seigneurs du Rouergue remontant aux croisades. Mieux, il descend de la duchesse de Fontanges, la scandaleuse maîtresse de Louis XIV, Angélique, marquise des Anges ! Ses titres couvrent une page entière du Gotha, et Cropières, le château auvergnat et monument historique qui lui vient d'elle, lui coûte, suivant ses termes, « la peau des rouleaux » :

– J'ai à remettre debout une salle de bal de quatre cents mètres carrés, un hectare de toit d'ardoises, des escaliers, des dépendances à la pelle, le tout en ruines ! Ducoup, moi je suis sur le sable !

Au Gabon, la chasse à l'or noir bat son plein. On fore à terre, on fore en mer. Entre autres, SPAEF, Shell, Mobil, s'arrachent les bateaux, les terrains à bâtir, les avions... et les bras ! Air-Gabon, la compagnie de services aériens de Nicaise, basée à Port-Gentil, est florissante. La flotte de Jean-Claude s'est enrichie de trois bimoteurs de transport DC3. BP, Mobil m'ont fait les yeux doux ; j'ai opté pour « Chef », ainsi qu'on l'appelle, dont la personnalité hors ligne m'a séduit. Il trépigne presque :

– Tu es libre quand ?

– Dans deux mois, à mon retour de congé.

– Quoi ? Dans deux mois seulement ? Tu te fous de moi ?

– Non, je viens de me payer quatre ans de brousse et un mois d'hôpital.

– J'en ai rien à cirer... Soit, deux mois, mais pas une minute de plus, hein ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

électricité », il lui tord le cou. Générateurs, frigos, climatiseurs, lampes à arc et autres « commodités » sont laissés à rouiller entre les pilotis des cases en compagnie de liasses de prospectus et parfois de pansements que se partagent les cloportes, les rats et les chèvres car le Docteur a interdit, bien avant B.B., qu'on s'en prenne à un quelconque être vivant. Parfois, à l'occasion de l'une de ses absences, de jeunes médecins irrévérencieux se permettent d'électrifier, à la sauvette, l'hôpital. À son retour, il fait démonter le réseau, jeter le matériel à la poubelle. N'en restent, fichés dans des arbres et la façade des cases, que des isolateurs d'où pendent de pitoyables tronçons de câble. Déconcertés à la vue d'isolateurs orphelins, les visiteurs se posent des questions... qui resteront sans réponse. À la tombée du jour, les boys – un régiment – accroupis au seuil des cases, complètent le plein de pétrole des ancestrales lampes à pression, mouchent les mèches, pompent jusqu'à ce que jaillisse la lumière. Les pères, les mères, les frères, les sœurs et les enfants des patients partagent avec eux les bat-flanc qui meublent les huttes, mangent, fument, dorment, et *mazounent* – papotent – nuit et jour. Mon ami Ducroquet qui vient souvent opérer, à la chaîne, des polios, m'a confié :

– La salle d'opération est une nursery de mouches. Mais, que veux-tu, notre bon docteur entend qu'on respecte toute forme de vie !

Après la visite à la léproserie et un déjeuner de salades arrosées de jus de mangue, mes Écossais font leurs adieux. En extase, madame Mac s'empare de la main du pasteur pour la porter à ses lèvres. Il la retire brusquement :

– Dites-lui que je ne suis pas encore évêque !

Parfois, Albert Schweitzer m'invite à me promener en sa compagnie ; il s'appuie sur mon bras. Ce qu'il ne ferait jamais en public ; jeune homme de moins de quatre-vingt-dix ans, de

quelle aide a-t-il besoin ? Je note la taille des manguiers majestueux qui bordent les chemins en latérite de la concession :

– Ces arbres, vous les avez plantés vous-même à votre arrivée, à ce qu'on dit. Eh bien, on a raison d'affirmer que vous avez la main verte. Ils paraissent au moins centenaires !

– Des sornettes de journalistes, parmi tant d'autres ! En 1913, je n'ai fait qu'occuper une mission baptiste américaine fondée cinquante ans auparavant. Ces manguiers, ce sont des clergymen qui les ont plantés dans les années soixante... de 1800, bien entendu ! En revanche observez cette succession d'initiales « M.P. » gravées sur ce banc. Ce sont celles de Maria Preminger, l'épouse du cinéaste célèbre. Chaque année, depuis vingt ans, elle fait retraite ici. Belle preuve de fidélité, non ?

Les visites à Albert Schweitzer, bon pour le weekend ! Dès le retour, le lundi avant breakfast, un orage peut poindre... Ainsi à cinq heures du matin, appel téléphonique de Nicolas, le pacha polonais et poivrot, de l'*Albert Humphries*, notre barge vénérable, et portugaise :

– Au retour de Gamba, j'ai effleuré les superstructures d'un puits en mer, le numéro 2, je crois, du champ « Anguille » de la SPAFE.

Depuis l'accession du Gabon à l'indépendance, grâce à l'inversion de deux lettres, la société des pétroles de l'ex-colonisateur a viré d'« Afrique-Équatoriale française » à l'« Afrique équatoriale » tout court.

« Effleuré »?

– Ton maudit rafiot m'a complètement foutu en l'air un puits en production ! grince dans son téléphone Diraison, patron des infrastructures de la SPAFE. Ça peut se traduire par une catastrophe écologique. J'affrète un *crew boat* pour constater les

dégâts. Tu viens avec moi ?

– Non merci. Je dois d’abord en informer Andereg, notre directeur !

Je saute dans ma Land Rover, je réveille Calatayud, un Pied-Noir oranais, chef de notre service photo : « Attrape un Leica et embarque ! » J’emprunte un Cessna à Air Gabon. Plafond bas, mer grise, on rase les flots. Aïe, la structure du numéro 2 d’Anguille s’incline au vent ! « Cala » mitraille à la verticale, en oblique, à la crête des vagues. On rentre. Il court développer ses films. Je rends compte à monsieur Andereg qui ne s’émeut pas outre mesure puis je me rends chez notre avocat, Jacques Viguié, un Toulousain dynamique.

– Tu viens pour le crash ? me lance-t-il dès que j’ouvre sa porte. Justement, Longéras vient de m’appeler... Comme tu sais, je suis aussi juriste de la SPAFE... qui me confie dix fois plus d’affaires que Shell... Désolé, vieux !

Je déboule dans le cabinet Vanoni-Onégli, ténors corses de barreaux africains. Un éternel mégot aux lèvres, Victor Onégli cligne d’un œil irrité par la fumée :

– Tu viens pour la collision ? Désolé, je viens d’avoir Longé au téléphone...

Je le coupe :

– Et tu es lié à la SPAFE, n’est-ce pas, qui beurre ton pain mieux que nous...

Planche de salut : L., avocat falot de Libreville qui racle les miettes que les pontes négligent. Je m’envole vers la capitale. Timoré, il refuse que je l’emmène d’urgence à Port-Gentil en monomoteur. « Je prendrai le *Transgabon* du matin ! » Il ne saisit pas que cette collision est, suivant les termes de Viguié, « l’affaire du siècle » ! Première survenant sur un champ pétrolier d’Afrique, elle crée un précédent. Les conclusions du jugement feront autorité et, par voie de conséquence, si elle se reproduit,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Terminez votre affaire, Foccart. Ce dont j'ai à vous entretenir peut attendre.

La porte se referme. Je lance à Jacques :

– Quelle mémoire ! Se souvenir de mon frère qui occupait une position pourtant bien modeste, et il y a douze ans déjà !

Mon ami sourit :

– Il a effectivement une mémoire d'éléphant qu'il « aide » en se faisant communiquer les pedigrees des personnages, même les plus humbles, qu'il est appelé à croiser. Ainsi, Messmer m'a raconté qu'en 1941, le Général était venu décorer dans un vallon perdu d'Érythrée une demi-douzaine de ses légionnaires qui avaient corrigé les Italiens. Il a époustouflé chacun d'eux en évoquant une rencontre antérieure, un incident anodin de leur carrière... qu'il avait enregistrés en parcourant leurs états de service, le matin même !... En ce qui concerne ta mission, j'aimerais que tu remettes le Vieux Sage en selle et que tu assures sa protection. A-t-on jamais vu un chef d'État gardé, en tout et pour tout, par deux gendarmes qui, d'instinct, se mettent toujours aux ordres de plus galonné qu'eux ? Non, la sécurité d'un président doit être assurée par une garde, comme ici même. Eh bien, tu n'as qu'à la créer ! Je t'appuierai. Tu pourras faire appel à moi, de jour, de nuit, si nécessaire. Tu me connais, je ne dors que d'un œil !

De retour à Libreville, je me coule, discrètement, dans le cercle des hommes du Président. C'est que je ne suis pas du modèle de ces fonctionnaires bon teint, expérimentés, en poste avant l'indépendance auprès du Gouverneur et qui ont été mis, tout naturellement, au service de l'État nouveau-né. Le secrétaire général, Jacques Pigot, homme-orchestre, est un énarque affable mi-administrateur, mi-diplomate. Le conseiller politique, Henri Clément, un ex-pilote de bombardier, est massif, bourru, fort en gueule et franc comme l'or. Xerida, un administrateur des

Colonies a choisi de se retirer à Libreville. Intégré au cadre gabonais, il est le conseiller privé, très écouté, d'Honéro, d'autant qu'il appartient à la même secte secrète, le M'bouti. La peau parcheminée, il figure un vieux bonze au sourire figé, énigmatique. L'aide de camp du Vieux est le capitaine Teale, un grand gaillard sang-mêlé, très mêlé, gabonais-togolais-français-britannique, qui use d'humour dans toutes les langues, dialectes, et sabirs. Signes particuliers : grand amateur de whisky et bon tireur. Christian Olagaray, intendant-factotum du Palais, un ancien maître d'hôtel de la Royale, est un Basque vif-argent débrouillard comme pas deux. D'autres « conseillers », dont les conseils se bornent à de graves hochements de tête, papillonnent autour du Vieux.

À l'écart de cette volière sévit un bûcheur impénitent, le directeur de cabinet du Président, un homme de petite taille, toujours tiré à quatre épingles, courtois, Albert Bongo. Lorsque, à l'aube, j'effectue ma première ronde, il est déjà assis à son bureau. À la dernière, il est encore penché sur ses dossiers. Léon a noté l'assiduité de ce jeune chargé de mission auprès du ministre des Affaires étrangères et l'a pris à son service. Pourtant, il est Batéké, ce garçon, membre d'une ethnie minoritaire du Sud, lorsqu'il est de règle, en Afrique, de ne se fier qu'à ceux de son clan. Une pratique dont Honéro tente de se défaire :

– Le tribalisme, capitaine, est notre plaie ! On ne bâtit pas une nation sur des particularismes ! Hélas, je suis l'un des seuls à raisonner ainsi. Le tribalisme est inscrit dans nos racines. L'extirper ne peut être l'affaire d'un seul homme !

Le Gabon n'a que trois ans d'existence ; si sa police est balbutiante, sa gendarmerie encadrée militairement par des vétérans français qui ont épousé le pays et connaissent leur secteur comme leur poche, est agissante. L'armée, embryonnaire,

et dont des gradés se sont compromis dans un complot, a perdu la face.

– Ma garde, me confie le Président, doit être formée de gars de brousse appartenant aux tribus majeures du pays et que la ville n'a pas contaminés. Je vais lancer un appel. Ils viendront à moi, vous verrez !

Se présentent une douzaine d'émigrés de Bangui, pas un Gabonais ! « Ne vous frappez pas, m'explique le Vieux Sage, les frontières sont l'affaire des Blancs et ces Centre-Africains sont aussi Gabonais que moi. Toutefois, les volontaires seraient plus confiants, si vous faisiez une tournée de recrutement en mon nom. J'en avise les autorités... » Sur la grand-place des chefs-lieux de province, présenté par les préfets, je lis avec conviction le message d'Honéro adressé à « ses enfants » et je réponds aux questions. Me reviennent en mémoire les souvenirs de ma tournée de recrutement de nageurs de combat dans les garnisons de France et de Navarre, dix ans auparavant. Variante au programme : à la nuit tombée frappe à ma porte la plus belle fille du lieu, parée de son plus beau pagne, présent traditionnel offert à tout mandarin honorant la ville de sa visite. Après avoir cahoté sur une piste défoncée, avoir argumenté en plein soleil, mangé et bu plus que mon soûl – ne pas trinquer avec son hôte est une insulte – je suis vanné ! Je glisse une poignée de billets dans les mains de la fille qui fait demi-tour, toute guillerette : elle arrondit son bas de laine et elle rendra ses amies vertes de jalousie en racontant qu'elle a comblé un *Tangani*... alors qu'elle n'a pas payé de sa personne. Une aubaine, car en brousse court la légende que le *bengala* du *Tangani* « n'a pas plus long que le kikouyou », l'herbe rabougrie qui « fait gazon pour les Blancs »!

Peu après mon retour dans la capitale, les volontaires affluent. Le Président fait libérer une aile du palais. On déniche

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de pyramides d'ordures, les chaussées ! Les pins parasols, les badamiers, les flamboyants agonisent. Les fenêtres béantes des opulentes villas des colons s'ouvrent sur des pièces aux murs noircis par les incendies. Le *Memling*, le palace du centre-ville, a aussi triste mine. Sur les moquettes souillées, dans les fauteuils défoncés ronflent des miliciens. C'est ici que je dois attendre que « Xavier », l'un des proches conseillers du Premier ministre Moïse Tschombé, se manifeste. J'ignore tout de ce Xavier. Le « condé » m'a été donné par Le Morillon, un frère d'armes de la Force 136 rencontré aux Indes, et qui a fondé à Brazzaville une société de transport fluvial. Il connaît comme sa poche le grand fleuve, et son hinterland de Léo à Élisabethville, capitale du Katanga, dont est issu Tschombé. Il affiche un signe particulier, L. M. : son dos est orné d'un curieux pointillé, un patchwork de piqures de baïonnette que les Japonais ont dessiné lorsqu'ils l'ont cueilli après une évasion mouvementée. À la nuit tombée, Xavier frappe à ma porte :

– Nous avons des amis communs, Bob Dénard, Steiner, Faulke, j'imagine ? ... Les amis de mes amis sont mes amis. Vous désirez rencontrer Moïse ? Pas de problème. C'est l'homme de l'avenir, vous savez ! Il a mâté, à la demande du président Kasabuvu, qui n'était pas de force, la rébellion communiste de Stanley-ville. Il possède le nerf de la guerre, le cuivre du Katanga !

Tschombé, l'homme fort du régime, virevolte en son palais au sein d'un tourbillon de conseillers noirs, blancs, et de secrétaires rousses, blondes, café au lait, qui collent à ses basques comme une queue de comète. Il est grand, replet, la tête dans les épaules et le regard luisant d'astuce. Autour de lui, ballet de jambes longilignes dansant sur des talons tour Eiffel. Une Peule bronze doré, croupe ondulante, balcon agressif, une inoubliable Néfertiti de Sahel, éclipse le lot : ses yeux s'étirent

jusqu'à la racine de nattes qui encadrent un cou interminable. Point commun à toutes : elles sont vêtues de tuniques de soie sauvage fendues jusqu'aux hanches. Sans interrompre sa croisière, Son Excellence m'adresse un signe de l'index. Fendant le flot des courtisanes, je monte à sa hauteur, je lui transmets le salut paternel de mon Président. Les yeux mi-clos, un sourire bonasse aux lèvres, il me répond :

– Vous lui exprimerez le respect qu'un *bwana* doit à son prestigieux aîné ! Il ne craint plus rien de ses ennemis, j'espère ?

– Il a eu raison de quelques jeunes trublions. Aujourd'hui, il est bien entouré.

– Je sais. J'ai entendu parler de vous... Si un jour, il vous accorde votre liberté, venez frapper à ma porte. J'aurai toujours besoin d'hommes tels que vous. Salut à Honéro ! conclut-il alors que son regard détecte un autre quémendeur.

Je rends compte de ce court entretien à Kosciusko-Morizet, le chargé d'affaires de France, un officier de cavalerie fonceur et bienveillant – un anti-F. S. de Q. – qui me reçoit en chemisette et jodpur dans une villa isolée aussi délabrée que ses voisines. Bien moins optimiste que Xavier, il me fait le point détaillé de la situation politique et de la position de Tschombé :

– Il a la main sur les immenses richesses de cuivre du Katanga. Pour tous, il est l'homme à abattre ! À son premier faux pas... je ne donnerai pas cher de sa peau !

À l'embarcadère du ferry, le milicien de service agite d'un air dégoûté le reçu que son collègue m'a remis à l'arrivée :

– Mais, c'est pas un passeport, ça !

– Bien sûr, ton collègue a dit de le laisser là, sur la table !

Il saisit un sac de jute, le retourne ; une pluie de passeports se répand sur la table et le sol :

– Tiens, cherche toi-même, j'suis fonctionnaire, moi ! Pas boy !

Alors que je m'attends au pire, le document me saute aux yeux ! Un miracle dont n'a pas bénéficié Jean Castel, le négociant en vins de Bordeaux. À l'aéroport où il a débarqué un matin, le milicien de service brillait par son absence. À son retour, la visière du casque au ras des yeux, ce dernier l'interpelle :

– Eh, toi, montre le document frontière !

Il parcourt méticuleusement le passeport que Jean lui remet, s'exclame :

– Pas le visa ! Tu es le diable blanc, subreptice, intromis de par la ténèbre dans le nirvana de notre continent dans le but turpitudineux d'en graveler l'opulence roborative !

Aïe, c'est l'un de ces intellos qui glanent dans les dictionnaires les mots les plus tarabiscotés et les resservent sous forme de salades composées dans le but d'inférioriser et leurs frères, et le Blanc. Jean se défend :

– À mon arrivée, il n'y avait personne !

L'autre s'écrie :

– Tu es l'espion démoniaque qui a illusionné notre vigilance ! Immolation !

L'ex-demi d'ouverture Jean Castel prend son élan, parcourt le hall en zigzaguant, se fond dans la foule, saute dans un taxi, et du taxi dans une pirogue qui le déposera à Brazzaville.

Satisfait de mon ambassade, Honéro me presse de transmettre son salut fraternel aux présidents Yaméogo de Haute-Volta, Hamani Diori du Niger et Houphouët-Boigny de Côte d'Ivoire. Capitale de la Haute-Volta, Ouagadougou est une bourgade de maisonnettes de terre battue entourant un pâté d'immeubles en béton. Des rues poussiéreuses, des épineux, des baobabs sous un soleil saharien. Les chambres de l'hôtel de *L'Indépendance* donnent sur une piscine bleu-azur. Le Président

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

County, berceau des mines de fer de Lamco, un minéralier suédois, et de la concession Siga Lumber dont le cœur est constitué de son imposante scierie et d'un hameau de cases en dur, climatisées ! Quel luxe ! au Gabon, ma paillote n'était équipée que de lampes tempête ! Au dernier virage, Bern me lance :

– Votre première tâche... licencier l'actuel directeur !

Je me récrie :

– Il est toujours en place ?

Mon président marmonne :

– Hum... Il ne sait pas que vous venez le remplacer...

« Ce Bern n'est pas très franc du collier », m'avait confié Bessaguet : un euphémisme ! L'ex-directeur, Tong, un Asiate adipeux, obséquieux et indéniablement paresseux, n'oppose pas de résistance. Tout miel, Bern lui offre une indemnité de départ régalienne alors qu'en ce pays maffieux le droit des étrangers, je le découvrirai, procède d'une illusion d'optique. Je m'attelle ensuite aux travaux d'Hercule. L'immense domaine n'a jamais été, sommairement, exploré, ni même cartographié. On ignore tout des peuplements, des essences, de leur densité. La rotation des camions grumiers jusqu'au port de Buchanan s'étend, hors pannes, sur une bonne semaine.

Mes nuits sont courtes. Dès l'aube je force à la tâche des manœuvres que Tong a laissé opérer à l'orientale : trois coups de hache ou de scie puis on roule une cigarette... À ce régime la scierie est moins embouteillée que son gérant, Shaw, un Écossais au teint fleuri qui carbure au whiskey. Seul Johan, un jeune mécanicien allemand, besogne. J'ausculte la forêt loin devant les abatteurs ; elle est vraiment vierge ; aucune trace de layons de comptages, ni de bornes de géomètre. J'agresse mon président entre l'ouverture de la grouse en Écosse et, son stock de cigares frisant la cote d'alerte, une escale prioritaire chez

Davidoff à Genève :

– Pour reprendre les choses en mains, j'ai besoin, en mission de courte durée, d'un prospecteur qui évalue sommairement le capital forêt, d'un expert en transport pour contrôler les chauffeurs qui nous emmènent certainement en bateau et, à titre permanent, d'un chef d'exploitation pour mettre à la tâche les trois centaines de bras cassés qui villégiaturent ici.

Bern rechigne, chicane, ratiocine :

– Est-ce bien utile ? C'est qu'il faut que j'aie en Suisse ouvrir une ligne de crédit !

Je n'en crois pas un mot. Or, à ma grande surprise les fonds sont versés. Mon ami Brière, le prospecteur, débarque du Gabon. Il est suivi de Tisserand, un ancien – la cinquantaine bien sonnée – qui a fait campagne en Indochine avec Raymond Bichelot. Mécanicien de haut vol, il tenait, à Hanoi, un garage dont les Viets l'ont dépouillé ; la route, il connaît : son record de vitesse Saigon-Hanoi par la Coloniale n° 1 n'a jamais été battu. Bessaguet m'expédie un chef d'exploitation d'expérience. Ils soulagent mon emploi du temps de telle sorte que je peux répondre aux convocations que m'adressent les politiciens, fonctionnaires, militaires et policiers du comté qui, jour et nuit, se livrent au sport national, le racket. Or je suis un pigeon fraîchement débarqué !

Il y a un siècle et demi, l'Oncle Sam a affranchi une vingtaine de milliers de ses esclaves, des mandingues, issus des quatre coins du continent noir, puis les a jetés sur cette pastille d'Afrique qu'il s'est attribuée, en se souciant comme d'une guigne des autochtones. Ces mandingues sélectionnés, il les a dotés de noms bien de chez lui, Johnson, Smith, Brown ou Taylor, il les a éduqués ; les voici hommes de loi, fonctionnaires, militaires, policiers, et sénateurs, de haut rang et... de père en fils. Ils règnent sur un territoire qu'ils mettent en coupe réglée.

Semblables aux parias de l'Inde, cantonnés dans des villages de huttes rondes ou dans la zone des villes, les naturels, eux, sont bouseux, domestiques, manœuvres, grattepapier, trouffions bas-de-gamme, esclaves, quoi ! Avant de gagner Monrovia, j'ai rendu visite à l'ambassadeur du Liberia à Abidjan, un gentleman qui assurément s'habillait à Saville Row. Je n'en ai pas crues oreilles lorsqu'il m'a confié *matter of fact* :

– Surtout, là-bas, gardez vos distances avec les *natives* !

– Mais... Excellence, vous usez du terme *native*, « indigène » en français ! Si je faisais de même dans l'une de nos anciennes colonies, je serais expulsé sur-le-champ !

Avec un sourire condescendant il a rétorqué :

– Le Liberia n'est pas une colonie, monsieur, c'est une annexe des États-Unis !

Rien de plus évident : le drapeau de la « nation » est un facsimilé – à une seule étoile – de la bannière étoilée. Les uniformes des militaires, des policiers, leur sarmes, leurs véhicules, sont *made in USA*. À l'image des USA, le pays est partagé en comtés. Le clou : pas de banque centrale, encore moins de monnaie propre ! Seul a cours le dollar de l'Oncle d'Amérique qui tient les cordons de sa bourse... d'autant plus que, grignotés par ses dirigeants, les maigres revenus de la nation n'assureraient pas sa survie.

Au nord de Monrovia, s'étire un tronçon de route droit, plat, dégagé, et défoncé cela va de soi, flanqué d'un panneau : « Vitesse limite : 10 miles » que je respecte scrupuleusement. Je pourrais aussi bien la parcourir en poussant ma voiture... au pas. Un *cop*, un flic type new-yorkais, casquette hexagonale en tête, botté et matraque balancée négligemment, siffle, me désigne une case branlante frappée du pavillon « national » qui, de complaisance, s'est si souvent englouti avec des tankers pourris ! Sous la véranda, un vieillard, le juge, en manches de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mois.

Lagos est un grand Monrovia ou un petit Calcutta ; mêmes chaussées défoncées, mêmes montagnes d'ordures, mêmes taudis, même circulation démentielle. Pour vaches sacrées, des chèvres, sans pedigree, paissant papiers volants, plastiques et copeaux divers. Le siège de la Safrap, sigle local de la filiale d'Elf, occupe un immeuble du quartier du port. La voie menant aux docks est jalonnée de centaines de camions alignés sur des kilomètres. Leurs chauffeurs bivouaquent, jouent aux cartes, troussent les putes dans les cabines. Ils piétineront une bonne semaine avant d'atteindre le premier poste de douane. Pierre Célerier, notre directeur, et André Ghyselen, son adjoint administratif auquel je succède, font preuve d'un fatalisme à tous crins. Ainsi, ils composent, recomposent, cent fois un numéro de téléphone avant que l'appel aboutisse. Ils m'expliquent :

– Les lignes, les câbles, les centraux, sont saturés. Moralité, tu insistes jusqu'à ce que, par miracle, la connexion s'établisse... Tiens, justement, en voici une ! ... Zut, il est midi... Plus personne au bout du fil !

Célerier, qui a roulé sa bosse au Moyen-Orient, en Amérique du Sud, est peu loquace, pondéré, précis, et philosophe. Il est de la phalange des quelques centaines d'expatriés invétérés qui prospectent l'or noir dont manque la France.

Dès mon arrivée, je participe au transfert de nos bureaux dans le centre-ville. C'est toute une affaire d'acheminer vingt containers sur dix kilomètres de rues coupées de tranchées, hérissées de piles de béton, car, à cet instant, on érige droit dessus une voie suspendue et ses échangeurs ! Enfin nous nous installons à mi-hauteur d'une tour se dressant sur la Marina, l'avenue en corniche bordant la *creek*, l'un des bras de mer qui traversent l'agglomération. Non loin, Tinubu Square, la place

Vendôme de Lagos, est le fief des sociétaires d'une Cour des Miracles, culs-de-jatte, manchots, paralytiques, qui depuis des litières de cartons et de serpillières crochent la jambe des passants. Lorsque la visite d'une haute personnalité s'annonce, ils sont déportés en camps de « réhabilitation » à cent milles de là. La presse clame :

« La truanderie qui défigurait notre belle capitale est définitivement éradiquée ! »

Le cortège du haut personnage traverse un Tinubu Square nickel-chrome. Le lendemain, la Cour tout entière en a repris possession et s'y épouille à l'aise.

Rien n'y fait, rien n'y fera : la population du pays, « l'éléphant d'Afrique », soixante millions pour les uns, quatre-vingts pour d'autres, se multiplie plus vite que celle de l'Inde. Villes engorgées par un exode rural insensé, ressources asséchées par un gouvernement central aidé par ceux de douze États nouvellement créés – treize pompes à phynances, dirait le Père Ubu – qui ont contribué à provoquer cette guerre du Biafra qui met le pays à feu, à sang et... sur le sable. Une guerre qui n'est pas telle que l'a décrite Offroy, notre ambassadeur à Lagos déclaré *persona non grata* lorsque le Général a fait exploser la bombe atomique française au Sahara. À l'époque, les non-alignés, dont le Nigeria, qui penchaient outrageusement à gauche, montaient en mayonnaise toute « provocation » de l'Occident. Outragé, Offroy a fait feu des quatre fers en faveur de l'infortuné Biafra. Il a omis de préciser que le haut fonctionnaire qui avait paraphé son ordre d'expulsion était un Ibo ! La guerre du Biafra, un génocide modèle Arménie ? L'œuvre d'un Goliath barbare massacrant un David chrétien, pauvre mais honnête ? C'est ainsi qu'on écrit l'histoire... Or, en 1960, la jeune reine Élisabeth a octroyé l'indépendance à ses colonies, dont le « diamant » deson empire africain, le Nigeria :

six universités, élites formées à l'aune de l'*Establishment*, officiers forgés à Sandhurst, le Saint-Cyr britannique, ingénieurs, médecins, juristes, un *Chief Justice*, des magistrats en perruque poudrée intronisés sur front de *Guards* à plumet et sabre au clair. Un million de kilomètres carrés divisés en trois régions. En gros : Haoussas musulmans au nord, Yoroubas protestants au sud-ouest, Ibos catholiques au sud-est.

Ah, ces Ibos ! Ils se proclament issus d'une race supérieure venue du soleil levant lequel, stylisé, est leur emblème. Futés, travailleurs, industriels, ils font de l'argent, s'imposent aux postes clés de l'État fédéral, dans l'administration, l'armée, le business, l'intelligentsia. En janvier 1966, ils massacrent les « pères de la nation », le président fédéral Sir Tafawa Balewa, son fidèle second Ahmadou Bello, des Haoussa, puis Ekoh et Akintola, des Yoroubas. Leur chef, le général Ironsi, s'empare du pouvoir. Comme toujours en Afrique, retour de bâton : huit mois plus tard, Ironsi et des milliers des siens sont exterminés. En désordre, les Ibos refluent vers leurs terres. Peu après, les « Feds » morcellent les trois régions d'origine en douze États disposant d'une moindre auto-nomie. Ils découpent l'Iboland de sorte que les revenus de ses gisements pétroliers tombent dans l'escarcelle du gouvernement central. Ojukwu, le jeune chef de l'État parcellisé, invente l'entité « Biafra », rameute ses troupes, les lance à l'assaut de Lagos. Prises par surprise, inorganisées, les forces fédérales les contiennent, de justesse, à cent kilomètres de la capitale. De ce jour, soixante à quatre-vingt millions de Nigériens vont s'en prendre à six millions de Biafrais. La cause est entendue... tout du moins pour ceux qui, aux premières loges, comme nous, assistent au déploiement de la machine de guerre fédérale. Les Français de Lagos gardent profil bas : le gouvernement de la France, son parlement, sa presse, crient au génocide, ameument l'opinion mondiale, battent le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tonitruantes salves de canons. Croyant à un bombardement, la DCA d'Ikeja se déchaîne. Encadré par des gerbes d'obus, un DC-8 en approche fait demitour à tire-d'aile. Ces canonnades sont monnaie courante depuis le raid légendaire mené l'année précédente par Langhiaume, un pilote d'Air France un peu fou qui, à ses moments perdus, arrondissait ses fins de mois en livrant aux Biafrais des équipements « spéciaux » à bord d'un antique Constellation qu'une nuit la DCA d'Enugu avait endommagé. Tandis qu'on rafistolait son appareil, désœuvré, il s'est laissé convaincre de bombarder Lagos aux commandes d'un bimoteur de transport Fokker 27 laissé à l'abandon. Il l'a chargé de bombes artisanales, de quelques bonnes bouteilles, de jolies Biafraises... et s'est écrasé dans un marécage avant d'atteindre la capitale. Il a donné naissance à une psychose : Lagos vit dans la terreur d'un *blitz* aussi redoutable que celui qui a frappé Londres en 1940.

Étant donné l'état des routes et le nombre exorbitant de bandits de grands chemins, « en tenue militaire » ainsi que les décrivent pudiquement les autorités, j'emprunte la voie des airs... lorsque la place que j'ai réussi à décrocher sur un avion bondé ne m'est pas soufflée à la dernière minute. Heureusement l'ami Saunier veille : « Présente-toi de ma part au commandant de l'aérodrome, le major Dikson. Ici, c'est Dieu le père ! »

Armé d'une caisse de champagne, je me rends à son P.C. Son adjoint me désigne un attroupement, au loin : « Le major règle un petit problème. Il n'en a pas pour longtemps. » J'entends deux détonations. Le major apparaît, massif, barbu, un cigare aux lèvres, brandissant un Colt fumant et vociférant :

– Il ne l'a pas volé, ce fils de pute ! Gifler une andouille de souslieutenant, et devant des étrangers, encore ! Je ne l'ai pas supporté ! Akjo, débarrasse le cadavre ! ... Vous désirez, monsieur ?

Sidérés, les passagers d'un vol British Airways qui ont vu un major faire sauter la cervelle d'un trouffion au pied de leur avion ! À mon égard, « Fidel », c'est son surnom, se montre délicieusement urbain :

– Merci pour votre don, mon ami français. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ma porte vous est ouverte !

Saunier reçoit à satable les mercenaires qui pilotent les MiG-et les Ilyouchine militaires. Chez lui, je dine en compagnie de John Driver, Mike Thompsett, Paul Martin, des Britanniques, de Charlie Vivier et Ares Klootwick, des Sud-Africains, Kasubsky, un Rhodésien, adeptes de l'apartheid honnis par tout le continent noir ! Mais le Nigeria, à court de navigants, et encore moins les loueurs de soldats de fortune – et marchands de canons, tels Armtac de Londres – n'y regardent de trop près ! Ces derniers honorent les commandes en fonction des stocks de mercenaires disponibles. Les « esclavagistes » auraient aussi bien pu être loués à Ojukwu ! Parmi eux, des pilotes du dimanche que les anciens ont formés sur le tas, et sur ces jets capricieux dont l'autonomie et le système de navigation sont si précaires qu'ils ne volent, de préférence, que de jour, tandis que mes amis Collet, Namblard, Thiébaud, Richet, de Transgabon, vieux routiers du pont aérien Libreville-Biafra, opèrent plutôt de nuit !

Un soir, Vivier me prend à part :

– Nous n'avons jamais descendu un gars d'en face, je te le jure ! On tire devant, à côté, jamais dedans ! ... Les tiens pourraient nous faire une fleur, non ? ... Par exemple, une mensualité de deux mille livres, une misère, mais qui doublerait notre solde, contre la garantie que nous restions empotés, à jamais ?

Ils ont un faible pour le Gay Paris ? Je fais en sorte qu'un visa, qui faute d'un coup de pouce ne leur serait jamais accordé,

leur soit délivré sur l'heure. J'adresse une note express à Jacques Foccart : « Fais qu'ils soient traités en *persona grata*, même s'ils ne sont pas jugés en odeur de sainteté. »

Sur le front, hélas ! il y a des couacs : une nuit de pleine lune, Klootwick a surpris un DC-7 approchant l'aérodrome, rebelle, d'Uli. Très ému, il me confie :

– Comme d'habitude, j'ai tiré une rafale devant. Je ne l'ai pas touché, je te jure ! Eh bien, il dérapé, puis il a piqué à mort ! ... Typique d'une cargaison mal arrimée qui en ripant a déséquilibré l'avion ! *Sorry, Bob.*

Un tout jeune pilote de ligne venu de Londres pour gagner, l'espace d'un weekend, l'équivalent d'un mois de salaire, a foudroyé un quadrimoteur. Il a vu des torches humaines cingler la nuit de traits de feu avant de s'écraser mille mètres plus bas. Au retour, il a posé son MiG-en catastrophe sur la piste d'Ikeja, en a sauté pour embarquer, sans réclamer son dû, dans le premier VC10 de British Airways. Thomsett, lui, a, une fois de trop, ignoré que l'autonomie d'un MiG-17 n'excède pas cinquante minutes. La première fois, il a perdu le nord et s'est vomi sur une plage au Dahomey. La seconde, en approche sur Port Harcourt, sa turbine s'est éteinte... Ses copains ont fait la quête pour sa veuve et deux orphelins ; j'ai donné, largement.

Port Harcourt conquis, le Scorpion Noir reprend son souffle ; la guerre stagne. Nous profitons de l'accalmie pour passer les weekends à Agaja, une cocoteraie entre océan et lagune éloignée d'une trentaine de kilomètres. Un rang de paillettes de luxe fait face aux rouleaux écumants. La nôtre est encadrée pas celles de Poncho, ambassadeur d'Argentine et de Luis Ollavaria, légat du Venezuela. Les soutes de leurs croiseurs regorgent de victuailles. Rituel : dès l'arrivée, chacun d'entre nous hisse le drapeau national. Salut aux couleurs, avant la première flûte de champagne. Ensuite, Luis, épicurien et fin bec,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conceptualisme ésotérique, il a jeté aux orties alcool, tabac et viandes !

– Tu ne vas pas me faire croire que tu joues au vrai pétrolier au service des Fédéraux, du côté du manche, quoi ? poursuit-il. Allons donc, espion un jour, espion toujours !

Je le nie ; il ne me croit pas ; en revanche il écoute avec passion les anecdotes que Ducroquet rapporte du Biafra :

– Je chassais à Iguela, au Gabon, lorsque l'un des anciens élèves de la *grenouille* de Bob, Thadée Surma, qui supervisait la livraison « d'équipements spéciaux », pétoires et munitions sous emballages de *baby food* et de lait concentré, m'a proposé de faire un saut chez Ojukwu. On a décollé de Libreville, contourné le mont Cameroun dans la crasse. Le balisage de la piste d'Uli s'est allumé juste le temps d'atterrir, de tomber plutôt, sur un terrain mal pavé, bordé d'alvéoles taillées dans la brousse où les avions se réfugiaient pour se délester de leur cargaison. Eh bien, les douaniers s'y sont montrés plus emmerdants qu'à Moscou !

– Et dans le noir, dans le *blackout* absolu, ajoute Pierre Danton qui s'était joint à lui.

Un camion les a emmenés chez le général Ojukwu, le leader des Biafrais, un homme jeune, de haute taille, à la barbe entière, bien nourri et vêtu d'un uniforme rutilant, qui leur a asséné un laïus grandiose mettant en relief la noblesse de sa cause et sa foi dans la victoire puis les a, à regret, laisser partir à la rencontre de Steiner, le chef de son commando de mercenaires qui, comme Bob Dénard, lui avait offert ses services. Ancien sergent du 2^e bataillon parachutiste de Légion étrangère, Steiner avait proposé à un ex-capitaine de cette unité, Yves Le Braz qu'il vénérât à l'égal d'un dieu, de prendre le commandement de sa harka des volontaires. Yves, qui m'avait succédé à la tête de la garde prétorienne de Léon M'Ba, avait décliné.

– J’ai opéré dans des hôpitaux de brousse, suédois, suisse, et celui de Caritas, l’ONG catholique, raconte Ducroquet. Dans l’un on survit, dans l’autre, on crève. Tout dépend dans quelles proportions sont pillés les colis de médicaments et d’équipements. Tout manque. Une fille se donne pour une savonnette. En revanche j’y ai vu des médecins du cru, bien nourris, attendre les blessés de pied ferme, à l’arrière en m’affirmant : « Ils sont si durs au mal qu’ils peuvent rejoindre à pied ! » « Et s’ils sont éventrés, vous leur fournissez une brouette pour transporter leurs tripes ? » leur ai-je objecté.

Jean ne s’est jamais contenté de donner du bistouri, il lui faut de l’action. En 1940, déjà, nous avons « sauté », la ligne de Démarcation, des armes en poche. Il a du goût pour les coups de main, dont l’un s’est déroulé sur le Niger... un jour où Steiner s’était résolu à tâter les défenses des Feds, à Oguta. J’ai avancé :

– En face de Kwale, donc ! Pourquoi pas à l’instant même où je m’y trouvais ?

– Peut-être... Nous avons embarqué dans un cris-craft armé d’une mitrailleuse juste posée sur l’étrave. J’ai mis le pilote en garde : « Si vous virez sec ; elle va riper ! » Il a haussé les épaules. On a traversé le fleuve, longé la rive ennemie plein gaz. Au détour d’une crique on est tombés sur des Nigériens et des Blancs... au bain ! Quelqu’un a crié : « Des Russes ! Tirez ! » Le pilote a coupé brutalement les gaz, et, comme prévu, la mitrailleuse a fait le plongeon tandis que les Nigériens et les Russes se dispersaient en brousse pire qu’une volée de babouins !

– Tes Russes étaient tout simplement des foreurs italiens d’Opkaï !

– Tu crois ? ... Quoi qu’il en soit, le canot qui nous suivait a manqué nous éventrer. Nous avons réquisitionné des filets de pêcheurs et avons passé l’après-midi à draguer le fond pour

récupérer la mitrailleuse. On faisait une si belle cible ! Les autres auraient pu nous tirer comme des canards posés !

Steiner avait constitué une clique chamarrée qui, au retour de ses expéditions, le fêtait aux accents de l'hymne de la Légion. À la tête de son commando, il remportait des succès qui faisaient de l'ombre aux officiers biafrais qui commandaient depuis l'arrière, une tasse de thé au poing. Ojukwu a voulu débander sa troupe, disséminer ses mercenaires au sein d'unités « régulières »; ils ont refusé. Le général les a fait enchaîner puis charger à bord de son avion personnel, un DC-3 aménagé en boudoir qu'il avait acheté à la Môme Moineau, une minette de Ménilmuche qui s'était fait épouser par un milliardaire yankee. Fatalistes, Steiner et ses affreux étaient convaincus qu'ils allaient être largués au-dessus du golfe de Guinée... sans parachute mais chaîne aux pieds ! Ils n'avaient plus un poil de sec lorsque le « boudoir » a atterri à Libreville.

– Bah, conclut Jean, Steiner épousera une autre cause perdue !

Effectivement, celles des Anianias chrétiens du Sud-Soudan en rébellion contre les seigneurs musulmans du Nord. Il sera trahi, capturé, condamné à mort, gracié, invité à aller se faire pendre ailleurs. Ce qu'il ne manquera pas de faire.

– Et la famine, questionne Puy-Montbrun, elle est bien là ?

– Plus que jamais ! répond Ducroquet. Les enfants crèvent comme des mouches. Les adultes survivent en volant leur nourriture. Ayant surpris une mère dévorant la bouillie de son nourrisson, j'ai voulu intervenir. Un vieillard décharné s'est interposé : « Laisse, grand docteur ! Le *m'bwana*, là, il peut mourir. C'est la femme, le moule, qui doit survivre, car elle peut en faire d'autres, beaucoup d'autres ! » Atroce, hein, aux yeux de civilisés, cette loi, primaire, de la jungle ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chez moi. Interdits de séjour au Biafra conquis, les chasseurs de nouvelles français se contentent de hanter le terminal des lignes intérieures de l'aéroport de Lagos. Un matin, ils surprennent un groupe d'officiers d'état-major débarquant d'un Fokker F27.

– Mais, s'écrie le réalisateur, certains d'entre eux portent un soleil à l'épaule ! ... Ce sont donc des Biafrais... et, pour sûr, des plénipotentiaires ! Ouvrez plein zoom sur eux et ne les lâchez pas !

Les militaires prennent place dans deux limousines, les Français sautent dans leur break – Peugeot, bien entendu – et démarrent à leur suite, cameras braquées derrière le pare-brise. Les limousines croisent à un train d'enfer dans les faubourgs puis franchissent le portail de Dodan Barracks, la caserne Dodan, résidence du chef de l'État et de sa garde. Collant à elles, la Peugeot se voit rendre les honneurs ! Les Biafrais mettent pied à terre. Le général Gowon apparaît sur le perron. Gaullien, il tend la main au colonel Effiong qui, vaincu, vient rendre les armes :

– *Welcome home, Philipp !* (« Bienvenue à la maison, Philipp ! ») Sandhurst, le Saint-Cyr britannique dont ils sont, tous deux, diplômés, forme des gentlemen, pas des soudards, n'est-ce pas ? Dans la 404 les caméras ronronnent jusqu'à ce que, curieux, un major approche ce fourgon portant une plaque d'immatriculation civile. Lorsqu'il découvre la batterie d'objectifs, il glapit « Stop ! » Intrigué, le chef de la garde dresse l'oreille.

– Nous sommes foutus ! gémit le réalisateur. Ils vont saisir notre matériel... et nous avec !

À cet instant, depuis le perron où se tient la délégation, un colonel hèle le major. Ce dernier balance un instant puis pointe son stick vers le portail de la caserne en fulminant :

– *Out !* Dehors !

Sans demander son reste, le chauffeur met en route, et passe le portail en trombe. Le team fait, triomphalement, irruption chez moi :

– Nous sommes les seuls à détenir ce scoop !

Je confirme :

– Vous êtes effectivement les seuls au monde à avoir mis cet épisode dans la boîte. La capitulation, la télévision d'État s'en réserve les droits exclusifs. Toutefois, si vous parvenez à la piquer, bien cadrée, ce soir sur mon poste à grand écran, la cérémonie officielle s'enchaînera, tout naturellement, à la séquence de l'arrivée des plénipotentiaires que vous avez filmée ce matin !

– Et moi, ajoute Jacques Lods, j'expédierai vos bobines par le long courrier Lagos-Paris décollant à minuit. La France sera fière de vous... et votre avancement assuré !

Au matin, seule la télévision française offrira au monde la séquence intégrale de la reddition du Biafra ! Les capitales du monde y compris le Vatican, pourtant gêné aux entournures, car Caritas, ONG catholique, est soupçonnée, d'avoir, parfois, fusion-né mitraillettes, layettes et des cargaisons « humanitaires », félicitent Gowon d'avoir mis un terme à la guerre. « Les frères ont retrouvés leurs frères ! Clémence ! Clémence ! » proclame le pape. En revanche à Paris, l'étendard sanglant est levé : Pompidou, Debré, Maurice Schumann clament : « Craignons le pire pour ce peuple martyr de la part d'une hydre assoiffée de sang qui, victorieuse, n'épargnera ni homme, ni femme, ni enfant. Génocide ! » *L'Observer* riposte en qualifiant la France d'« Ennemi n° 1 du Nigeria ». Simultanément, le président de notre société, administrateur, à la française, sans pour autant s'éloigner des quais de Seine, d'une demi-douzaine de filiales du groupe, nous presse de mettre Obagi en production, et d'obtenir une audience du général

Gowon... dans les plus brefs délais :

– Je désire lui exposer en personne mon plan de reprise de nos opérations !

– Appuyés par des Machiavel de cet acabit, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ! s'esclaffe Célerier. Si, après ça, vous décrochez une entrevue du chef de l'État, je vous tire mon chapeau ! Quant au plan de reprise... pas demain la veille, hein ?

Produit de l'*establishment* britannique, Hamzat Ahmadu, secrétaire particulier du général Gowon, manie à la perfection l'*understatement*, l'ironie légère d'usage en la Perfide Albion

– Hum ! La conjoncture ne me paraît pas outrageusement favorable, *dear Bob*, mais que ne ferais-je pas pour vous ? Amina – sa jeune et sculpturale épouse – adresse toutes ses amitiés à Catherine.

Mon boss et moi ne nous berçons pas d'illusions : l'audience du Président... bonne pour les calendes ! C'est dire si l'appel impromptu d'Hamzat fait l'effet d'une bombe :

– Le général attend votre *chairman*.

Ce dernier, Maurice Leblond, jeune et brillant polytechnicien, cheveux courts et lunettes rondes, type potache à prix d'excellence, débarque par le premier avion et nous donne la primeur, chiffres et diagrammes à l'appui, du *laïus* joliment brossé et optimiste qu'il adressera au général :

– J'offre à un pays que la guerre civile a saigné aux quatre veines la chance d'augmenter sensiblement sa production de pétrole, ergo, ses revenus. Il devrait m'en être reconnaissant, non ?

Célerier m'adresse un regard entendu et hasarde :

– Reconnaisant ? Hum, nous l'avons éreinté, le Nigeria ! Je ne serais pas surpris qu'il nous réserve un chien de sa chienne.

Notre président balaie l'argument d'une chiquenaude :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volutes de métal en fusion, déblaie le terrain, fixe au grappin un baril d'explosif qu'il dépose délicatement au cœur du foyer, puis fait marche arrière à toute vapeur, se met hors de portée de l'onde de l'explosion qui – je n'en crois pas mes yeux – souffle les flammes ! Ensuite, il obture le puits à l'aide d'une pesante cloche d'acier. Le tour est joué en moins d'une semaine. Les deux ou trois millions de dollars qu'il empoche, le salaire de la peur, il l'a gagné honnêtement... et à la sueur de son front ! Henri enchaîne par Obagi 22. À moi de mobiliser une armée de juristes pour éplucher les milliers de dossiers de plaintes qui atterrissent sur mon bureau, certains provenant de chicaneurs établis à trente kilomètres de la zone polluée. Chaque matin, je désespère d'en voir la fin !

Mes amis russes s'en sont allés. Sacha, le premier, escorté jusqu'à Ikeja avec les honneurs dus au meilleur ami du Nigeria, par le corps diplomatique dont il était le doyen, les chefs de guerre, les ministres, les hauts fonctionnaires, le général Gowon, lui-même... et moi. Galina et lui m'ont embrassé à pleine bouche. Son pro-chain poste, les Pays-Bas. Pour y vendre des canons ? Peu après, Nicolai et Tonia me disent : « On s'en va ! » Adieux noyés dans la vodka. Avant de passer ma porte pour la dernière fois Tonia se pend à mon cou, s'assure que personne ne l'entend et chuchote :

– J'ai un secret que je ne peux partager avec aucun des miens et que j'ai besoin pourtant de confier à quelqu'un... Si tu me jures de ne le répéter à personne, je te le livre !

Quel secret d'État va-t-elle trahir ? Sur des charbons ardents, dans un souffle je lui en fais le serment.

– Eh bien, murmure-t-elle... je crois en Dieu !

Comme les premiers chrétiens, elle garde son dieu bouclé dans sa tête. À la longue il s'est révélé trop lourd à porter ! Mina, la Moscovite aux yeux turquoise, casquée de blond et à la

peau veloutée fondant sous les doigts, qui dirige l'agence Aeroflot, se montre plus prosaïque :

– Sais-tu que le Parti m'avait mise en garde contre les ogres capitalistes tels que toi ! Jamais je n'aurais imaginé alors que je ferais l'amour avec l'un d'eux ! Et... tu ne m'as même pas mordu ! Viens me voir à Moscou, mais surtout pas à bord de l'un de nos Iliouchine poussifs, inconfortables, dont les hôtes mal embouchées servent de la nourriture infecte. Prends Air France !

Tonia, Mina, j'aurais aimé qu'elles m'accompagnent à la cérémonie d'intronisation en la grande église de briques rouges d'Abeokuta, en pays yoruba, du jeune évêque Ebuené, dont Safrap employait le brave homme de père. La nef est pleine à refus ; agglutinés aux embrasures, des centaines de fidèles balancent en battant des mains aux accords des tambours, des banjos, des accordéons. Dans le chœur, le clergé, assortiment de prêtres noirs et de pères blancs irlandais roux aux yeux bleus, scandent les psaumes que l'assistance, mamas en boubous et turbans bariolés à faire pâlir un paon, notables en robes et toques chatoyantes, entonne à trois voix. Parfois un solo de contralto s'élève droit au ciel. À croire que Mahalia Jackson... À l'heure de la communion, les fidèles chaloupent dans les travées et cueillent l'hostie en swinguant.

En cinq longues années, le Nigeria m'en a fait voir de toutes les couleurs... sous quatre directeurs. « Satrap n'est plus ostracisé, constate le dernier en date, Michel Clément. La normalité a repris le dessus, nous entretenons désormais des relations confiantes avec tout un chacun. Finis les temps héroïques. *Ergo*, Paris juge que vous avez fait votre temps. »

15 novembre 1972. Grande soirée d'adieu au Metropolitan Club à l'occasion du départ du directeur général adjoint d'Elf Nigeria qui a œuvré pendant cinq ans et a réussi à donner de son

entreprise une image flatteuse. Tout au moins, c'est ce qu'affirme la presse. On y croise personnalités politiques, militaires de haut rang, hauts fonctionnaires, ambassadeurs et membres éminents de la société nigériane dont, bien sûr, Hassan Katsina, Dan Ibekwe, Benjy Adekunle, des ministres, des permsecs, les directeurs de compagnies pétrolières, un bataillon d'hommes d'affaires et de membres des clubs auxquels j'appartiens.

Valises bouclées. Adieu Nigeria !

Je m'enterre en Bourbonnais. Un matin, le téléphone sonne. Mon correspondant, Haydar Manar, passablement exalté ! qui m'affirme ne pouvoir déballer au téléphone les spécificités de « l'affaire du siècle » qui le tient ancré à Lagos et me demande de l'y rejoindre ! Perplexe, je m'en remets à Claude Fabre qui m'auto-rise à « aller sentir le vent »... Sacré Haydar ! « L'affaire du siècle » ne concerne pas Elf mais Technip, le bras ingénierie de l'Institut français des pétroles, un holding d'État, certes, mais autonome, qui, assure-t-il, se serait montré le moins disant des entrepreneurs venant de répondre à l'appel d'offres de construction de la grande raffinerie de Port Harcourt.

– Tu te rends compte, exulte mon Libanais, au dernier écrémage Technip est en tête, suivi de Snam Progetti, filiale d'ENI, la société nationale italienne, et de Heurtey, l'entreprise industrielle française qui, entre nous, n'a aucune chance ! Snam offre les facilités de paiement les plus attrayantes. Que Technip se mette au diapason et graisse les bons rouages ! Comme j'ai le nouveau ministre dans ma poche, nous emporterons l'affaire... cinq cents millions de dollars !

Ses petits yeux luisent, il salive presque. Je lui réponds :

– Cen'est pas de mon ressort.

Il se fait implorant :

– Accepte au moins de voir le ministre ! Çan'engage à rien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au Caire, les membres du cabinet de Sadate nous écoutent à tour de rôle. Le speech du ministre du Pétrole Hilal intéressera, je n'en doute pas, Claude Fabre :

– Chaque année, sur une mince langue de terre fertile prise entre deux immenses étendues de sable aride, naît... un million de nouvelles bouches à nourrir. Hélas ! le Nil, notre père nourricier, je ne peux l'étirer, ni en longueur, ni en largeur. Et le barrage d'Assouan, alors, à quoi sert-il, la question vous brûle les lèvres, hein ? Eh bien, s'il a régularisé les crues du fleuve, il semble provoquer aujourd'hui des résurgences de sel qui à la longue stériliseront les cultures ! Exercez donc un contrôle des naissances, me direz-vous ! Eh bien, la pilule est distribuée, à titre gratuit. Hélas ! chez nous, les mâles, dont le nombre de rejetons atteste la virilité... la jette à la poubelle ! Pour survivre, il nous reste une solution : exporter des cerveaux et produire du pétrole ! Les producteurs dumonde entier s'offrent à prospecter notre sous-sol, tous... sauf Elf, bras d'une nation qui, pourtant, soutient la juste cause des Arabes ! Pourquoi, je vous le demande ! ... Je veux Elf ! Qu'on le dise à Paris !

Les têtes se tournent vers moi. Je m'éclaircis la gorge :

– Votre message sera transmis, monsieur le ministre.

À court terme, notre siège dépêche au Caire des négociateurs qui, eux, tremblent de voir le marché leur filer entre les doigts en dépit du fait que je leur ai révélé la fourchette des termes acceptables que des collaborateurs, étourdis, du ministre ont laissé échapper. Termes en symbiose avec le permis offshore grand fond dont le nom ne flatte pas, de loin ! l'ego de Marianne : Aboukir !

Le Mystère 20 du président d'Elf Aquitaine, Pierre Guillaumat, ancien ministre et ex-général, se pose au Caire. Berger, le directeur du *Méridien*, sa brigade au garde-à-vous, et moi, accueillons le grand chef sous le porche d'entrée de l'hôtel.

Berger a un sens de l'humour et une maîtrise de soi hors pair. Il ne s'en est pas départi lorsque, peu auparavant, une jeune femme à la chevelure flamboyante suivie d'une cour de secrétaires, habilleuses, maquilleurs, accompagnateurs, librettistes et admirateurs, a réclamé deux suites et une demi-douzaine de chambres, « avec vue sur le Nil » alors que les hôtels du Caire – c'est de notoriété de Tokyo à New-York – font le plein de réservation six mois à l'avance. Les glapissements, les menaces qui ont suivi n'ont pas fait sortir Berger de ses gonds ; il a gardé le sourire, a escorté jusqu'à sa voiture, puis a salué courtoisement celle qui, tout en le vouant aux flammes de l'enfer, hurlait : « Je suis Cairote et j'ai le bras long ! »... l'incomparable Dalida !

Notre président, lui, fait preuve, en toutes circonstances, d'une impassibilité et d'une civilité à toute épreuve. C'est en outre un lève-tôt invétéré. Le lendemain de son arrivée, dès 8 heures du matin, d'un pas lesté, il arpente le hall où j'erre, l'œil chassieux, après m'être arraché à grand-peine à mon lit. Il m'interpelle :

– Ah, Maloubier ! Aussi matinal que moi ? Bravo ! Nous signons à 11 heures, n'est-ce pas ? Nous avons donc le temps de faire le tour du Caire ! Vous connaissez le pays, accompagnez-moi.

Nous sillonnons sa vieille ville, contournons la mosquée Mehmet Ali et la grande nécropole dont les maisons mortuaires sont hérissées d'antennes de télévision car, la cité étant surpeuplée, les vivants l'ont envahie, mettons le cap sur les pyramides. Là, notre grand patron s'abîme dans la contemplation d'une barque solaire... contemplation qui s'éternise. Je toussote :

– Les embouteillages du Caire, j'en sais quelque chose, valent ceux de la place de l'Opéra un vendredi soir !

Je prends à témoin le chauffeur qui opine du bonnet. Pierre Guillaumat réplique :

– Nous avons encore une bonne heure devant nous ! Enfin, soit...

Lorsque, sur le pont de Guizèh, nous nous heurtons à une masse compacte de tacots cloués à la chaussée, avertisseurs beuglant, il m'adresse un mince sourire :

– Vous aviez raison... Si nous arrivons en retard, quel crime de lèse-protocole commettrons-nous !

L'heure d'ouverture de la cérémonie est passée de dix minutes lorsque nous entrons en catastrophe dans le salon d'honneur. Je fouille du regard la foule des pontes, des journalistes. Pas de ministre ! Si, blessé dans sa dignité, il a pris la tangente... c'est l'incident diplomatique garanti ! Mon grand patron me dédie un sourire crispé. À cet instant, Hilal franchit la porte au pas de charge, se précipite vers lui en se confondant en excuses :

Je suis impardonnable, président, mais nos embouteillages valent ceux de votre place de l'Opéra un vendredi soir !

Magnanime, Pierre Guillaumat :

Vous êtes tout excusé, mon cher. Ceci peut arriver à tout le monde. Nous mêmes, si nous n'avions pas pris nos précautions...

Plus tard, en sablant le champagne, il me lancera :

– Cette barque solaire, elle méritait le coup d'œil, non ?

Le bras de mer étroit et peu profond qui court sur huit cents kilomètres de la basse Mésopotamie à l'océan Indien et sépare l'Iran de la péninsule arabique, « sur sa rive sud, ne s'appelle pas golfe Persique » ! Alain de Taillac me l'a charitablement fait savoir, lorsque nous nous sommes envolés vers une île fichée au large de Qatar, dans le... golfe arabe : Bahreïn, première étape

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous voulez. Je vous laisse carte blanche.

Chapitre 21

LES MULTILINGUES DE MADAME CLAUDE

Du Hilton aux gourbis de dernier ordre, les hôtels d'Abu Dhabi sont bourrés comme des malles arabes. Un cousin de Barghooty, notre agent de Qatar, me prête son lit, couche sur le sofa ; son frère se contente de la baignoire. Jour et nuit, dans un fracas d'enfer, les marteaux-piqueurs défoncent le sol, les grues virevoltent, les bâtisses poussent. Le chantier baigne dans un nuage de poussière qui prend à la gorge. Ici, pas d'agences immobilières. Je cours les constructions inachevées, j'escalade les gravats, j'interroge contremaîtres, ingénieurs, si j'en trouve et s'il comprend une autre langue que l'urdu : « Quel cheikh, ou quelle banque, finance le projet ? » Je me précipite à l'adresse donnée, je piétine pour m'entendre dire : « Tout est loué » ou « Ce bâtiment ne se débite pas par appartements ! » Me tire d'affaire Tony Akrawi, un chrétien de rite syriaque que j'ai croisé au Liban. Il m'introduit auprès de son *partner*, doyen d'une tribu bédouine de grande tente, Abu Ghanem al-Mazrooi, qui me propose et ses services d'agence, et un étage de l'immeuble qu'il élève au centre-ville. Me reste à sauver mes biens laissés à Beyrouth en proie à une guerre civile apparemment sans fin mais coupée de trêves inopinées, définitives... l'espace d'un matin. Elles se succèdent à un rythme d'enfer : on en comptera quatre cents et quelque au long d'un conflit qui agonisera pendant... plus de quinze ans ! Un chauffeur malin, muni d'un laissez-

passer libanais et d'un sauf-conduit palestinien, me loue ses services. Lorsque le « temps le permet », c'est-à-dire à l'occasion d'une trêve évanescence, il m'attend devant l'aéroport et m'annonce : « Aujourd'hui, les abords de Chatila sont malsains ! Nous prendrons par le bord de mer » ou « Sur la côte, les chiites tirent à vue ! Mieux vaut se glisser par l'intérieur. » En route, je rentre la tête dans les épaules ; une rafale est si vite arrivée ! À destination, j'entasse ce que je peux de bureautique et de classeurs dans des malles, puis nous faisons demi-tour. Je regagne Abu Dhabi à bord du vol suivant. Parfois, mon avion efface l'escale : l'aérodrome est sous le feu. Parfois mon chauffeur est absent. Parfois, le chef d'escale qui arbore une barbe de bagnard gémit : « En ville, c'est l'enfer. Bloqués ici depuis huit jours, voilà ce qu'on est ! »

Février 1976. Les factions libanaises se promettent une paix éternelle. Réconciliation nationale euphorique. J'accours. Ma secrétaire émerge de la place forte chrétienne d'Ashrafié où elle réside, traverse un *no man's land* muet, me rejoint sur la corniche. Nous chargeons tout ce que contient encore mon appartement dans deux camions qui entrent en Syrie juste avant que la dernière des paix éternelles expire et que les frontières ferment. À mon grand étonnement, les camions parviendront sains et saufs à Abu Dhabi. J'y ai conquis de haute lutte un *penthouse*, appartement sur terrasse, d'où j'ai vue, au-delà du port, jusqu'à l'île de Saadiyat, une étendue de sable où divaguent des chameaux. Abu Ghanem, mon sponsor, me recommande auprès du cheikh Tahnoon, président d'ADNOC, la Société nationale des pétroles, gouverneur de la province orientale, et neveu de l'émir. Un très haut person-nage renommé pour son sens politique. Il m'accorde audience en son palais d'Al-Aïn, « la Source », l'ancienne capitale, une oasis efflorescente de palmes, d'hibiscus, de flamboyants, où jeux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Et, vous pourriez le retrouver ?

– Je ne sais pas... Pardonnez-moi, on m'appelle !

J.C.G. pointe un index vers elle. Celle qui, à Clamecy, s'affichait « Comtesse Barbara des Cars » m'adresse un regard pathétique. Le message est clair : « Laissez ces souvenirs dormir en paix. J'ai d'autres préoccupations aujourd'hui. » Dont celle de ne pas ternir l'image sereine qu'elle a servie à son protecteur du moment, peut-être ? Enfoui au fond d'une malle, le manuscrit qu'elle ne déterrera jamais est aussi défraîchi que ses souvenirs ! Ce ne sont ni Marie-Louise, disparue depuis longtemps, ni Philippe qui repose depuis des lustres sous une colonne tronquée du cimetière Mont-parnasse, qui s'en inquiéteront.

Menardo, « boueux » (en boues de forage) – il approvisionnait la Super 7/11 de Matsogho – et cordon-bleu renommé, est particulièrement populaire à Abu Dhabi. Aussi, lorsqu'un infarctus l'emporte, la communauté française entoure sa famille et s'entasse dans la petite église Saint-Joseph. Lorsque l'un de ses administrés décède, l'ambassadeur de France, c'est de tradition, patronne le service funèbre. Cette fois, le prie-Dieu réservé à Son Excellence reste vacant. Une première ! Répandre trois gouttes d'eau bénite sur le cercueil de l'un des siens n'entre pas dans le cadre de ses hautes fonctions ; il n'est pas l'ambassadeur des « des Français », ne l'oublions pas ! En revanche il vient égrener un chapelet d'ambre aux messes dites en arabe par un prêtre syrien. Bien peu le regrettent lorsque, affecté dans les Andes, il nous quitte. Barbara est à ses côtés, flanquée d'un jeune éphèbe blond. Les langues de vipère distillent leur venin : elle l'aurait eu d'un Lord. Comtesse, Lady... *quo non ascendat* ? Au sommet des Andes, dénicherait-elle un Grand Inca esseulé ?

Elle n'est pas la seule à quitter la scène. Pierre Guillaumat, notre président, réunit les cadres expatriés d'Elf au restaurant du

Pont-d'Orly, leur livre un brillant exposé sur l'avenir du groupe et leur annonce tout à trac son départ prochain à la retraite. Consternation dans les rangs en vertu du principe « on sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on va retrouver ». Celui qui s'en va est un aventurier d'une espèce disparue. Frais émoulu de l'X, il a fait ses premières armes aux mines de bauxite de Boneng, non loin de la rizière de poche sur laquelle j'ai été largué peu avant la reddition japonaise. Dans les années trente, on touchait Saïgon après deux mois de traversée puis, en quinze jours, à bord d'une chaloupe bâchée, on remontait le Mékong jusqu'à destination. Au long d'un séjour « colonial » – trois ans à l'époque – le blanc-bec maîtrise la mine, ses mineurs et l'exotisme de la chaîne Annamitique. En novembre 1942, tandis que je m'échappe de Bizerte, directeur des mines de Tunisie et membre d'un réseau de l'IS, il est surpris par l'invasion allemande. Il espionne si bien l'ennemi que de Gaulle le remarque, lui en sait gré. Il fera de lui un général, un gouverneur, un ministre, enfin le *deus ex-machina* des hydrocarbures de la France.

– Ma succession est assurée au mieux, lance Pierre Guillaumat d'un ton confidentiel, tout en désignant d'un clin d'œil Raymond Levy assis à sa droite et qui rougit, presque.

L'auditoire se détend : le pétrole, *Rachel* le connaît sur le bout des ongles !

À Abu Dhabi débarquent un jour Quilès, Fabius, Jean de Lipkowski, séparé de ma sœur d'armes Brigitte Friang, et Pierre Joxe, dont Louis, le père, gaulliste convaincu, fut l'un des artisans, dans l'ombre, du succès de l'opération Torch. Deux fois l'an Total invite des députés de toutes couleurs à rendre visite à ses établissements les plus prestigieux, dont celui du Golfe est le fleuron. Fabius est victime d'une attaque en règle de

la part d'épouses d'expatriés qui mettent en doute l'authenticité de sa foi rose en porte-à-faux avec sa fortune, celle de sa femme, ses Porsche, etc. J'admire le brio avec lequel, tout en faisant honneur au champagne et au foie gras, il se tire d'un marais dans lequel je me serais englué. Il est énarque, moi pas !

Un beau matin, coup de blues rue Nélaton : Guillaumat s'en est allé et... *Rachel* l'a suivi ! Les assurances distillées au Pont-d'Orly, Valéry Giscard d'Estaing les a mouchées ! À voir la fascination qu'Elf, gigantesque machine à sous dotée d'un pouvoir supranational, exerce sur les politiciens, c'est miracle qu'elle n'ait pas été braquée plus tôt ! De Gaulle avait veillé à ce que, entreprise industrielle, elle soit gérée par des ingénieurs; mais il est mort il y a neuf ans déjà. Son nouveau boss, Albin Chalandon, un proche de Giscard, est banquier de métier converti à la politique. À l'occasion, un condottiere ; capitaine FFI dans la forêt d'Orléans, blessé, il a participé à la libération de Paris, a rencontré Leclerc, s'est lié avec Chaban-Delmas, inspecteur des finances, comme lui. Il a épousé le gaullisme. Député, ministre du Logement, il a été effleuré par la fétide affaire Aranda, du nom de l'un de ses affidés qui a dévoilé un maelstrom de demandes d'interventions dans des appels d'offres de contrats juteux ; sa garde rapprochée en a été éclaboussée. Rue Nélaton, le règne des X est aboli. Place à des énarques, discursifs, pragmatiques, opportunistes, explorateurs d'antichambres ministérielles plus que de concessions en milieu désertique. Menu fretin jouant un *one man show* dans un Golfe lointain, je m'estime hors de portée des balles perdues du combat des chefs qui, je le pressens, va s'engager à proximité du pont Bir Hakeim. Dorénavant je suis à la fois aux ordres de Claude Fabre et de Gilbert Portal, directeur « géographique » Orient-Maghreb dont le territoire s'étire du Maroc à la mer de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« de l'opposition ». Une opposition dont TGV n'est plus, loin de là ! Ses chroniques figurent désormais dans *Le Matin*, rose, et il se vante de collaborer à la rédaction des discours du nouveau Président ! Il aurait dit de moi : « J'espère que ce garçon saura garder la mesure ! » Révolues, ses appréciations élogieuses : « Votre note sur la situation politique au Moyen-Orient est la plus intelligente que j'ai lue depuis long-temps. » Je ne suis plus, à ses yeux, que le survivant d'une vieille garde vaincue, une planche pourrie bonne pour la déchetterie. Je n'en poursuis pas moins ma tâche, la routine : écouter aux portes, cultiver mes relations...

Établi depuis longtemps à Koweït, Talal Abu-Ghazaleh est un homme d'affaires palestinien enjoué, cultivé, pianiste à ses moments perdus et passionné de Wagner au point d'assister chaque année, entouré de sa famille, au festival de Bayreuth. Par ailleurs, il bichonne des crus exceptionnels dans une cave climatisée qu'on lui a livrée en pièces détachées. Elle n'est pas seule de son espèce ; en ville, on en compte cent vingt ! L'alcool est hors-laloi au Koweït qui figure parmi les tout premiers importateurs d'un jus de raisin australien hyper concentré... qui donne un moût dont on tire un vin de table acceptable ! Les réceptions privées sont arrosées ; on y rencontre même des aspirants œnologues. Talal est converti aux mœurs françaises, et pour cause : le siège de la filiale de son holding londonien de *business consultancy*, conseil en communication, trône au 116 Champs-Élysées ! Gourmet averti, il apprécie la cuisine de Catherine et ne craint pas de mettre la main à la pâte. Chez moi il a croisé Portal et... TGV. Je suis néanmoins surpris lorsque je reçois copie d'un projet de *joint venture* entre Middle East Projects d'Elf, un nouveau-né de l'équipe dirigeante, et Talal Abu-Ghazaleh & Associates... Une *joint venture* sous forme de « Société intermédiaire et conseil qui assurerait l'interface entre

les filiales du groupe Elf, les filiales petites et moyennes entreprises françaises et les pays arabes, à travers la TAGA et ses filiales locales. » Mon ami Talal propose ses bons offices en matière de relations publiques, contacts avec clients, sponsors et agents, études de marché, élaboration de soumissions, contrats, assistance juridique, etc. soit une interprétation large des prestations qu'on m'avait demandé de fournir, il y a quelques années, à moindre prix, à des PME, qui les avaient jugées inabordables ! Une lettre d'une direction des projets avait évoqué des objectifs « Pays du Golfe » il y a six mois, je m'en souviens. Tout en se montrant résolue à assister les filiales souhaitant développer des activités commerciales, cette D. P. avouait que « le groupe a manqué, sciemment, des occasions de s'implanter dans des États du Golfe – champs de Saaja à Sarjah, concessions à Abu Dhabi, participation à la venture North Dome à Qatar – estimant le risque trop grand et l'intérêt trop mince. » On jette un voile pudique sur le fait que le Golfe est chasse gardée de Total, bien sûr. Toutefois, en conclusion, « le groupe maintient et affirme sa présence par des opérations d'assistance technique à Koweït, Bahreïn, Abu Dhabi et poursuit sa coopération avec la KPC. » De quoi me faire dresser sur mes ergots ! Je suis l'artisan de ces opérations ! M'est adressée également copie des minutes d'idées échangées en dégustant un déjeuner que l'ami Talal a offert chez Taillevent, le trois-étoiles de la Rive gauche, au nouveau ministre du Commerce extérieur, Michel Jobert, à des pontes et à Paul Carton. Cette fois, Talal voit plus grand ; il offre ses services « aux exportateurs français » en général. Il invite banques et chambres de commerce à participer. L'hôte d'honneur de la réception qu'il donne dans son chez-lui de Saint-Nom-la-Bretèche, une superbe villa à vue imprenable plantée à la lisière du golf, est, encore, Michel Jobert, escorté de la cour que tout ministre traîne à ses basques.

Le gratin des relations internationales et des projets Moyen-Orient du groupe se presse au buffet. Moi je suis venu en ami, et en dilettante. Les miens m'on jeté des regards étonnés ; les rapports entre TGV et moi sont si lâches... Sous Portal, en *one man show*, j'étais sur la brèche, aujourd'hui, l'heure est aux « Conseils » et « Consulting » externes en relations, communication, *business and markets research*. Un holding multinational comme le nôtre serait inapte à prospecter les marchés ? La réponse est ailleurs... Talal et ses semblables sont des philanthropes qui offrent leurs services, gratis, tout simplement !

Du temps, j'en ai. À consacrer, par exemple, à Riffaud qui m'est arrivé à Abu Dhabi à bord du vol inaugural d'un Airbus dernièrement afin que nous mettions à exécution le projet qu'il a concocté et que l'Élysée soutient. Il a fait son chemin, Claude, depuis qu'en 1956, il a pris la tête du commando Hubert regroupant les nageurs de combat que nous avions formés, a entrepris alors de parachuter des kayaks depuis un transport de troupes Nord 2500 ; l'un d'eux a pulvérisé la dérive du bimoteur, qui s'est abattu ! Claude en a sauté à temps. Il a commandé en second le porte-avion *Foch*. Il a embrassé les nouvelles technologies de plongée profonde en engins pilotés, est devenu un expert mondialement reconnu. Il est vice-président d'Ifremer, notre Institut national de recherches. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Il nous arrivait de partager un repas à Paris ou ailleurs. Il m'a traité princièrement au Centre océanique de Bretagne qu'il dirigeait, sur une île au large de Brest dont les compétences couvrent aussi bien travaux sous-marins que pisciculture... Impériaux, les homards grillés du chef, flambés pastis !

C'est là qu'il a ébauché le projet que je lui avais soufflé : sous prétexte d'un litige territorial vieux comme le monde,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

uniforme et casque lourd en tête, il entreprend de former une milice de défense ; on l'envoie à ses chères études. Quand il se porte candidat à la mairie de Lyon, il est financé par « Le Bon Sucre » et les apéritifs Berger, firmes gérées par la belle-famille de François Durand, dit de Grossouvre, conseiller en affaires occultes de François Mitterrand. Il a l'occasion d'évoquer « ses premières activités dans la résistance, à Lyon »!

En 1966 il est compromis dans la gigantesque escroquerie à l'immobilier ourdie par Lipszky qui le rétribue au titre de conseiller technique de l'une de ses sociétés ; Chaban-Delmas – un autre « frère » ? – qui tutoie François Mitterrand, le sauve du naufrage. En 1972, il se prend d'une telle passion pour les questions de défense nationale, qu'il sera sacré un jour expert des experts du parti socialiste.

En 1977, il est élu, enfin, maire de Villeurbanne. Dans son prestigieux bureau, une mitraillette Sten de collection en main, il décrit comment il a libéré Lyon, ou, brandissant un coupe-papier, comment, en combat singulier il a étripé un *Feldgrau* qui avait fait front sur un pont : « Un combat d'hommes ! » Pour preuve, une cicatrice au flanc ! Vestige de l'ablation de sa vésicule biliaire malmenée par des coups... de rouge et de blanc.

Mai 1981, François Mitterrand remporte les élections contre Giscard empêtré dans les brochettes de diamants de Bokassa. Le ministère de la Défense revient de droit à Hernu. L'ex-collabo succède à Galley, Français libre, compagnon de la Libération. Il nomme, pour service rendu, Pierre Marion, à la tête de la DGSE tout en épousant la « Grande Muette » qu'il cajole, couve, favorise, passe en revue encore et encore, en tenue appropriée à chaque arme, la marine en costume marin, l'aviation en bleu nuit, la « biffe » en tenue camouflée « façon para ». Il n'oublie pas la gendarmerie : il octroie une quatrième étoile à son chef et a l'idée de la cellule élyséenne de gendarmerie qui protégera son

Président. Jeannou Lacaze, général en chef de nos armées après avoir commandé le 11^e Choc, puis le service Action, occulte, au même titre que tant de personnages du régime, le passé litigieux du patron. Il me confie :

– Il est si populaire auprès des troupes, tu sais !

Jeannou est maçon également, je crois. Hernu est Bonaparte, flanqué de sa Joséphine, Dominique, qui ne figure pas à l'organigramme du ministère, mais siège à ses côtés, filtre les visiteurs, répond au courrier en signant parfois en son nom. Elle est sa quatrième femme épousée par-devant le maire de Château-Chinon, François Mitterrand. Aussi éphémère que les précédentes, elle sera répudiée en 1984. Impérial, Charles, seul dans son Mystère 20 au cours de navettes Lyon-Paris, jette par-dessus son épaule ses os de côtelettes à Stan, un berger allemand croulant mais sadique, nazi à n'en pas douter, qui mord les aides de camp. Promu Napoléon, il pince la joue de ses grognards et crée « sa » Légion d'honneur, une médaille de la Défense nationale surnommée la « Hernu Cross » – rien à voir avec la Victoria Cross ! – accordée pratiquement à tous. Ses grognards l'adorent... au point que lorsqu'il dictera à « ses » nageurs de combat les étapes d'une mission absurde, ils lui obéiront comme un seul homme !

– Hernu refusant de faire dans la dentelle, on retient le bras de Christine Cabon, me raconte Xavier Maniguet. Un binôme chargé de mines déboule à Rotterdam où est mouillé le *Rainbow Warrior*. Trop tard, il a pris la mer à destination de la Nouvelle-Zélande ! qu'à cela ne tienne, on le coulera là-bas ! Dans ce but, on monte une opération tellement biscornue, tu vas voir, qu'une méduse s'emmêlerait les filaments ! « À vous, me commande la Boite d'infiltrer scaphandres et mines, secrètement, au nouveau port d'attache de la "cible", Auckland. Devine le point de

départ... la Nouvelle-Calédonie, à une sacrée paie de la Nouvelle-Zélande ! À Nouméa, je rejoins Vergé, Andriès, Barcelo, des navigateurs éprouvés, je loue, incognito, *L'Ouvéa*, un First 38 de Bénéteau, cotre de dix mètres, et vogue la galère ! ... par une mer pourrie, démontée, de force 6 à 7, car notre été correspond, dans ce coin-là, à l'hiver austral ! Personne n'y a pensé... Après dix jours de bran pilé et une escale à Norfolk, un tas de cailloux australien planté au milieu de nulle part et hanté par des survivants des naufragés du *Bounty*, on s'est plantés sur les hauts-fonds d'une crique quasi déserte, à la pointe sud de la Nouvelle-Zélande où jamais un yacht n'avait mis à l'ancre, même par grand beau. Alors, en pleine tempête de solstice... Les quatre pelés du trou se sont jetés sur le téléphone et la radio pour encenser l'exploit des trois aventuriers français. Une infiltration discrète, quoi...

Par bonheur, à Auckland, pas plus qu'à Norfolk, les douaniers ne songent à fouiller le canot de sauvetage dans lequel sont serrés les Oxygers, les charges explosives, le Zodiac et l'équipement annexe. Xavier loue un 4×4 qu'il pilote vers le parc très touristique où une équipe relais des opérateurs prendra livraison de l'équipement. Ils se noieront dans la foule de vacanciers absorbés à charger et décharger, tout comme eux, sacs, ballots, caisses de matériel de camping, barbecues... En plein hiver, hélas ! les vacanciers, ne mettent pas le nez dehors : désertes, les frondaisons ! Mieux, le camping-car annoncé est, lui aussi, absent : erreur sur l'heure de rendez-vous. Le lendemain, un garde-champêtre est trop heureux de tailler une bavette avec ces touristes, uniques en leur genre, qui honorent son parc en dépit des frimas. Pas moyen de s'en défaire. Le troisième essai est couronné de succès.

Par une belle nuit, Pierre le Marin pilote le Zodiac qui amène les poseurs de bombes, Tonnel et Camurier, à pied

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Glossaire

11 ^e Choc :	11 ^e régiment (ou bataillon, selon l'époque) parachutiste de choc
BCRA :	Bureau central de renseignement et d'action
DGER :	Direction générale des études et recherches
DGSE :	Direction générale de la sécurité extérieure
DST :	Direction de la surveillance du territoire
ENC :	école des nageurs de combat
FLN :	Front de libération nationale
GIGN :	Groupement d'intervention de la gendarmerie nationale
GRU :	service de renseignements militaire de l'Union soviétique
KGB :	Comité de la sécurité de l'État de l'Union soviétique
IS :	Intelligence service
MI6 :	Military Intelligence, department 6
NKVD :	Commissariat du peuple pour les Affaires intérieures (URSS)
OSO :	Office of Special Operations
OSS :	Office of Special Services
RAF :	Royal Air Force
SA :	Service action
SAS :	Special Air Service
SBS :	Special Boat Service
SDECE :	Service de documentation, extérieure et de

Achévé d'imprimer en octobre 2015
sur les presses de la **Nouvelle Imprimerie Laballery**
58500 Clamecy

Dépôt légal :
Numéro d'impression : 510066

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque
Imprim'Vert®